

Comptoir littéraire



www.comptoirlitteraire.com

présente

“La mort heureuse”

(1938)

roman d'Albert CAMUS

pour lequel on trouve un résumé

puis, successivement, l'examen de :

la genèse de l'œuvre (page 4),

l'intérêt de l'action (page 4),

l'intérêt littéraire (page 7),

l'intérêt documentaire (page 12),

l'intérêt psychologique (page 15),

l'intérêt philosophique (page 30),

la destinée de l'œuvre (page 32).

Bonne lecture !

RÉSUMÉ

On suit, dans les années trente, la vie du jeune Algérois Patrice Mersault.

Première partie – “*Mort naturelle*”

Chapitre I : Un matin, il se rend dans une villa qui appartient à un certain Roland Zagreus, un homme riche mais infirme. Devant lui, il s'empare d'un revolver, d'une lettre où il annonçait son suicide, et de liasses de billets de banque. Puis il le tue avec le revolver, arrange la scène de façon habile, posant la lettre bien en évidence sur la table. Enfin, il retourne chez lui, fiévreux, et dort «*jusqu'au milieu de l'après-midi*».

Chapitre II : Dans le port d'Alger, Mersault est employé à la “*Chambre de commerce*” où il travaille huit heures par jour et six jours par semaine. Sortant pour la pause déjeuner, il voit un docker qui, étant tombé, s'est fait une fracture ouverte. Mais son ami, Emmanuel, l'entraîne dans une course jusqu'à Belcourt, au restaurant de Céleste, où Emmanuel raconte «*sa fameuse bataille dans la Marne*». Puis Mersault rejoint sa chambre qui faisait partie d'un appartement où il avait vécu avec sa mère, après la mort de laquelle il avait loué les deux autres pièces au tonnelier Cardona et à sa sœur. Après avoir dormi, il retourne à son bureau. De nouveau chez lui, il dort de nouveau «*jusqu'à l'heure du dîner*», après quoi il dort encore «*jusqu'au lendemain matin*». Or c'est un dimanche où il ne fait, de son balcon, qu'observer les mouvements du ciel et les allers et venues des passants, se disant finalement : «*Encore un dimanche de tiré*».

Chapitre III : Mersault va au cinéma avec Marthe, une dactylo, qu'il trouve «*insignifiante*» mais dont il apprécie la beauté. Comme elle rend son salut à un homme, l'idée qu'il a été son amant éveille sa jalouse, et «*il commence de s'attacher à elle*». Elle lui avoue qu'elle a eu «*une dizaine*» d'amants, dont le premier fut Zagreus, «*un type bien et instruit*», qui «*lit tout le temps*», qui a été amputé de ses deux jambes à la suite d'un accident. Si Mersault dit : «*Je n'aime pas les demi-portions*», il veut toutefois le rencontrer, et, constatant qu'«*il réfléchissait avant de parler*», il sent «*naître en lui quelque chose qu'avec un peu plus d'abandon il aurait pu prendre pour de l'amitié*».

Chapitre IV : Un dimanche après-midi, les deux hommes ont une conversation où, comme Mersault fait part de son ennui, du malaise qu'il éprouve à vivre, de sa rage qu'il ne sait comment utiliser, Zagreus lui indique : «*Vous êtes pauvre. Ça explique la moitié de votre dégoût. Et l'autre moitié, vous la devez à l'absurde consentement que vous apportez à la pauvreté.*» Puis il lui parle du sens de la vie et de la valeur du bonheur, lui affirme qu'on doit avoir de l'argent pour avoir du temps ; qu'on doit avoir du temps pour être heureux ; que, sans avoir de l'argent, on ne peut pas avoir du temps ; que, si l'argent ne fait pas le bonheur, il permet d'avoir le temps pour être heureux. Il lui raconte qu'il s'est enrichi «*sans reculer devant l'escroquerie*». Il lui révèle que, ne voulant pas «*vivre d'une vie diminuée*», il avait déjà préparé son suicide, mais n'avait pas eu la force de le commettre, et il montre à Mersault son revolver, sa lettre-testament et son coffre.

Chapitre V : À son retour chez lui, Mersault «*entend des gémissements*» qui venaient de chez Cardona, un homme «*méchant et brutal*» que sa sœur avait quitté parce qu'il «*l'empêchait de voir l'homme qu'elle aimait*» ; qui vit désormais seul avec son chien, et, en plus, a perdu son travail. Cette détresse fait sentir à Mersault «*que sa révolte était la seule chose vraie en lui*». Il reste avec son voisin le temps qu'il se calme et s'endorme. Le lendemain, Mersault tue Zagreus, se sent grippé. Puis, après avoir appris qu'une enquête sur ce décès avait conclu à un suicide, il s'embarque pour Marseille, en prétendant «*qu'une situation exceptionnelle lui est offerte en Europe centrale*». Le lendemain de son arrivée à Lyon, il a un violent accès de fièvre, mais saute dans un train pour Prague.

Deuxième partie - "La mort consciente"

Chapitre I : De Lyon, Mersault, pris d'une fièvre inexpiquée, prend un train pour Prague. Dans cette ville, il choisit une chambre d'hôtel et un restaurant «à bon marché», se lamente de la disparition d'un peigne dont l'absence devient obsessive, souffre de la dégradation de cette apparence physique dont il était si fier à Alger. De plus, les Pragois, «boutonnés jusqu'au cou», ne comprennent rien à son mauvais allemand. Il est écœuré par l'omniprésente et entêtante odeur des concombres qu'on vend dans les rues. Tournant en rond, il traverse un vieux cimetière juif, des églises, mais aussi «un cloître baroque» où il connaît un moment de paix étrange. Mais, comme il voit un cadavre ensanglanté, gisant en plein milieu du trottoir, entouré de badauds, cela porte à son comble son profond sentiment de solitude et d'exil, son angoisse.

Chapitre II : Il prend un train vers le nord, passant à travers la Bohème, puis la Silésie, arrivant à Breslau. Puis il se dirigea vers le sud, arrivant à Vienne où «il dormit une partie de la journée et la nuit tout entière» avant de trouver la ville «rafraîchissante : il n'y avait rien à visiter», mais apprécie la beauté des femmes ; ayant, dans un «dancing», rencontré une «entraîneuse», Helen, comme il lui laisse trop d'argent, elle lui donne un baiser qui fit «jaillir en lui un élan d'émotion». Mais, ayant reçu, de trois amies qu'il avait dans son pays, une invitation à les rejoindre, «il décida de regagner Alger», se disant, en Italie, qu'il allait «vers le bonheur», passant, à Gênes, trois jours durant lesquels il éprouve une grande exaltation, sentant sur le bateau qu'il «revient à lui-même», tandis que, arrivé à Alger, «bouleversé par la joie, il comprend enfin qu'il est fait pour le bonheur.»

Chapitre III : À Alger, il s'établit chez ses amies, qui habitent une maison qui «s'accroche au sommet d'une colline d'où on voit la baie», appelée de ce fait la «Maison devant le Monde», tous quatre «prenant alors conscience du bonheur qui naît de leur abandon au monde». Il rencontre Lucienne Raynal, qui lui plaît parce qu'elle «figure et sanctionne une sorte d'accord secret qui la lie à la terre et ordonne le monde autour de ses mouvements» ; et, ayant pensé «qu'elle est probablement inintelligente», il «s'en réjouit».

Chapitre IV : Mersault quitte «la Maison devant le Monde» car il y «risque d'être aimé», ce qui «l'empêcherait d'être heureux». Il épouse Lucienne en lui proposant «de le rejoindre quand il aurait besoin d'elle». Il achète «une petite maison entre la mer et la montagne», et organise sa nouvelle vie avec la volonté d'accéder pas à pas, par un effort concentré, à un bonheur fait de liberté et de contemplation. Mais, après le temps des travaux où des ouvriers étaient là, et où il séjournait au village, il se trouve «en face de la solitude tant souhaitée», il ressent de l'angoisse. Aussi fait-il venir Lucienne qui, cependant, vite, l'ennuie, lui reproche de ne pas l'aimer, et s'en va. Il revient à Alger, passe par «la Maison devant le Monde» et chez Céleste, le restaurateur, rencontre Marthe qu'il regrette car elle «avait été naturelle» avec lui, se retrouve chez Lucienne. Au village, il se lie à Pérez, un pêcheur, et à Bernard, un médecin, s'intéresse même aux querelles locales. Recevant la visite de ses amies, il fait avec elles l'ascension d'une montagne, et, «au milieu de la descente, eut une syncope». Tandis qu'il est examiné par le médecin, ils ont une discussion où celui-ci lui indique son mépris pour un homme «poussé par l'intérêt ou le goût de l'argent».

Chapitre V : Un an plus tard, Mersaut doit s'aliter, victime de «poussées d'une pleurésie» contractée le jour même de l'assassinat de Zgreus. Mais, «sans colère et sans haine, il ne connaît pas de regret.» Nageant dans la mer, sensuellement uni à elle, il a un malaise, «sent sa poitrine prise dans un étouffement» et «des ganglions qui lui paraissent énormes». Bernard lui donne «de l'adrénaline» qui lui permet de résister à des crises d'étouffement. Il est envahi par la pensée de la mort, mais comprend que «la peur de mourir justifie un attachement sans bornes à ce qui est vivant dans l'homme». Se souvenant de Zgreus, il «se prend d'un amour violent et fraternel pour cet homme dont il s'était senti si loin et il comprend qu'à le tuer il avait consommé avec lui des noces qui les liaient à tout jamais.» Il se dit que lui-même «avait rempli son rôle, avait parfait l'unique devoir de l'homme qui est seulement d'être heureux». Et il meurt en accord avec le monde.

ANALYSE

(la pagination est celle de l'édition électronique "French PDF")

La genèse de l'œuvre

Camus, qui, en 1936, à l'âge de vingt-trois ans, avait déjà fait une expérience malheureuse de l'amour comme de la politique, qui était tuberculeux et sans ressources, pour qui écrire était une forme de corps à corps avec l'existence, prit des notes en vue d'un premier roman, qu'il allait composer en même temps que les textes de ses recueils, "*L'envers et l'endroit*" et "*Noces*". Il inventa un personnage, dont le nom, Mersault, pourrait suggérer «mer sol (soleil)», «mère sol (soleil)», etc., la finale ayant un côté vieille France plutôt incongru ! Mais étonne aussi Zagreus, un nom grec, celui qui, selon Nietzsche [dans "*La naissance de la tragédie*"], fut donné à Dionysos souffrant, voué au sacrifice libérateur et à la renaissance.

Camus mit dans cette œuvre l'essentiel de ses croyances du moment. On constate que, dans les premiers manuscrits, il exprima ses opinions politiques, justifiant le meurtre par l'injustice de la société bourgeoise, mais prétendant aussi à l'inutilité de l'engagement politique ; que, dans une des premières versions du chapitre 4, il accentuait la liaison entre Mersault et Zagreus, personnage qui était présenté comme «*celui qui était devenu son ami, le seul auquel il se confiait, et qui put encore l'écouter et le comprendre*», une telle étroite amitié rendant plausible l'ouverture de Mersault vers la vie et les autres êtres, tandis qu'il aurait été plus difficile de considérer le meurtre comme étant pur et innocent. Camus décida donc d'éloigner les deux hommes l'un de l'autre, donnant donc la priorité au thème de l'innocence. Quant à l'expression des idées politiques, elle fut réduite à de petits fragments dans la version finale, au profit de la mise en avant d'idées philosophiques, car il voulut que l'action conduise à la révélation d'une morale.

En août 1937, il nota dans ses "*Carnets*" : «*Roman : l'homme qui a compris que, pour vivre, il fallait être riche, qui se donne tout entier à cette conquête de l'argent, y réussit, vit et meurt heureux.*» D'où son choix du beau titre paradoxal et énigmatique, de cet oxymore qu'est «*la mort heureuse*».

Il travailla sur ce roman jusqu'en 1938.

L'intérêt de l'action

Le personnage de Patrice Mersault est présenté à travers le récit, à la troisième personne, au passé simple, d'un narrateur anonyme, qui n'est pas omniscient, mais épouse la pensée du personnage. Donc, même si de temps en temps, le narrateur n'est pas complètement fiable, il nous fournit la plupart des informations nécessaires pour le comprendre. Il se base souvent sur les apparences, indiquant qu'«*il semblait...*» ou «*c'était comme...*», donnant des observations non seulement sur ce qui se passe autour de Mersault, mais sur ce qu'il observe lui-même. Camus se plaça donc en pleine ambivalence, ce «*il*» l'obligeant à rester tantôt extérieur au personnage quand il parlait de ce qu'il faisait, tantôt à l'intérieur quand il indiquait ce qu'il pensait.

* * *

Comme on l'a vu, le texte est divisé en chapitres de longueurs variables, regroupés en deux parties dont les titres, "*Mort naturelle*" (ce qui n'est guère compréhensible) et "*La mort consciente*", ne sont pas tout à fait parallèles même s'ils tendent à suggérer la volonté d'une rigoureuse démonstration.

À l'imitation du début de "*La condition humaine*" de Malraux, où Tchen est tiré vers l'homme qu'il doit tuer (voir, dans le site, "MALRAUX, "La condition humaine""), et pour sembler donner à son roman

un ton de violence et une apparence d'intrigue policière marquée par un suspense, Camus choisit de commencer par un chapitre consacré à un meurtre incompréhensible, pour faire de la suite, jusqu'au chapitre V, un retour en arrière où il expose la vie du meurtrier avant son crime ; où il montre aussi que, comme Kirilov, dans "Les possédés" de Dostoïevski, l'infirme qu'est Zgreus s'est livré à de soigneux préparatifs de sa propre mort (un revolver et une note de suicide), qu'il a même, dans un dialogue intrigant, tenté Mersault en lui faisant miroiter la séduisante vision d'un bonheur, et en lui faisant reconnaître que sa propre vie d'infirme pouvait difficilement être justifiée ; où il explique la délivrance qu'est le coup de feu, rend le crime «innocent», justifie l'absence de remords.

Quand on passe à la seconde partie, on constate que la différence de tonalités est nette, d'autant plus que, après un crime parfait, qui permet à Mersault d'échapper à l'obligation de gagner sa vie, et devrait le rendre capable de la mener avec aisance, Camus s'étendit longtemps sur de lamentables errances, porta une grande attention aux détails du quotidien. C'est le cas surtout dans le récit du séjour à Prague qui est empreint d'une sorte de nausée sarrienne mêlée à une angoisse plutôt kafkaïenne (comme il se doit à Prague !), bien que Mersault y est aussi sensible à une sorte de mystère qui se dégage de la ville. Mais la découverte du cadavre ensanglanté, si elle est une simple constatation de l'absurde, devient une scène incroyablement sauvage (aujourd'hui, grâce à la publication du livre dans les "Cahiers Albert Camus", nous savons que cet homme avait été mis à mort à Alger, et que Camus avait «par un décret de son imagination [...] transporté dans la ville de l'exil un meurtre qui ombrageait la ville du bonheur»).

À la fin du deuxième chapitre où, sur le bateau entre Gênes et Alger, Mersault prend la décision de «construire» son bonheur, les propos sont lourdement répétitifs.

Le troisième chapitre de la "Deuxième partie", qui décrit la vie communautaire dans la «Maison devant le Monde», qui montre des gens décidés à savourer la vie, instant après instant, capables même de goûter le plaisir de ne rien faire, est si naïf qu'il aurait pu être écrit par un collégien ; si ce chapitre est gai, Camus s'y étendit sur de fastidieux détails triviaux (cuisine, mets, soins du ménage, vêtements ou nudité, comportements de deux chats, etc.), sur des bavardages au sujet de la sexualité, de l'amour, des courbes des corps, qui font soudain place à des réflexions qui sortent de l'ordinaire, sont même mystérieuses, rhétoriques ou philosophiques, telles celles qu'on allait en trouver dans "Le mythe de Sisyphe".

Le texte retrouve sa tension à la fin où se trouve expliqué le titre du roman : "La mort heureuse", thème assez conventionnel qui a été particulièrement cultivé par les romantiques (on peut en particulier songer à la fin d'"Hernani", la pièce de Hugo). On est alors sensible au fait que le processus de progression de la maladie a été bien suivi :

-Au moment de commettre le meurtre, Mersault est «saisi à la gorge et aux oreilles par la chaleur étouffante de la pièce. Malgré le changement du temps, Zgreus avait allumé un grand feu. Et Mersault sentait son sang monter aux tempes et battre l'extrémité de ses oreilles» (page 8).

- En sortant de la maison, «il prit soudain conscience du froid et frissonna sous son léger veston. Il éternua deux fois [...] Un peu vacillant, il s'arrêta cependant et respira fortement. [...] Un troisième éternuement le secoua, et il sentit comme un frisson de fièvre.» (page 10).

-Le lendemain du meurtre, «il se réveillait avec la fièvre. Et le soir, toujours couché, il fit venir le docteur du quartier qui le reconnut grippé.» (page 48).

-«Le lendemain de son arrivée à Lyon, il eut un violent accès de fièvre.» (page 49).

-À Prague, il «sentit que la fêlure qu'il portait en lui craquait et l'ouvrait plus grand à l'angoisse et à la fièvre.» (page 54). Puis il pensa que «le visage angoissé du vieux monde baroque [...] avait accompagné sa fièvre. Respirant avec peine, avec des yeux d'aveugle et des gestes de machine il s'assit sur son lit.» (page 61).

-Dans le train, après avoir quitté Prague, «la fièvre [...] battait à ses tempes.» (page 64).

-Dans le train vers l'Italie, «il sentait encore sa faiblesse et sa fièvre.» (page 68).

-En Algérie, il fait l'ascension du Chenoua, et, «au milieu de la descente, eut une syncope» (page 108), suivie de plusieurs autres, pour lesquelles on lui injecte de «l'adrénaline» (page 122).

-Puis «des poussées de pleurésie l'enfermèrent et le tinrent un mois à la chambre.» (page 115), affection qui a pu être inspirée à Camus par sa malheureuse condition de tuberculeux.

-Enfin, c'est la mort, les dernières pages offrant l'une des plus fortes évocations littéraires de sa lente approche.

Ainsi la fatalité se présente alors que vient d'être atteint le bonheur, juste après que Mersault ait dit être «humainement heureux» (page 107).

On peut regretter un défaut de maîtrise du texte. En effet, Camus, qui semble n'avoir pas connu clairement ses intentions, n'avoir pas vraiment ressenti de nécessité interne, ajouta soudain, dans le cours du récit, des éléments qui auraient dû figurer auparavant, auxquels il n'avait pas pensé mais qu'il aurait dû insérer à leur véritable place. Surtout, le romancier débutant a voulu mettre trop d'éléments, aborder trop de sujets à la fois, dans ce livre fourre-tout ; la mention des événements et des choses vues, la satire de la société, de longs et libres élans de poésie inspirés par la nature, des méditations et des réflexions philosophiques quelque peu solennelles, ne sont pas fondus en un tout cohérent. Il cherchait encore son rythme, n'ayant pas su éviter les ruptures de ton et de registre. Le roman est, en fait, encombré, entre, d'une part, l'enseignement de Zgreus et son meurtre, et, d'autre part, l'établissement de Mersault au Chenoua et sa mort, de longs épisodes inutiles que Camus tint à placer pour utiliser des expériences qu'il avait faites, et peut-être aussi pour donner plus de volume à son roman.

On peut y voir, au contraire, un naturel, un abandon, qui allaient ensuite disparaître pour être remplacés par une symbolique de l'absurde qui est ici à peine esquissée par la fatalité de la mort, qui se manifeste par le meurtre et par la maladie.

* * *

On remarque, autre influence possible de Malraux, une bande-son continue, frappante surtout dans le premier chapitre :

-«*Mersault [...] avançait parmi le bruit sec de ses pas sur la route froide et le grincement régulier de la poignée de sa valise.*» (page 7).

-«*On entendit une auto passer lentement devant la porte, avec un bruit léger de mastication.*» (page 9).

-«*À ce moment, une trompette aiguë résonna devant la porte. Une seconde fois, l'appel irréel se fit entendre. Mersault toujours penché sur le fauteuil ne bougea pas. Un roulement de voiture annonça le départ du boucher.*» (page 10).

-«*Il éternua deux fois et le vallon s'emplit de clairs échos moqueurs que le cristal du ciel portait de plus en plus haut.*» (page 10).

-«*Un doux ronronnement descendait d'un minuscule avion qui naviguait là-haut.*» (page 10).

-«*Une auto klaxonna brutalement sous les fenêtres de la chambre, une fois encore et deux fois, longuement. Le timbre du tram tinta au fond de la nuit. Sur le marbre de la toilette, le réveil avait un tic-tac froid.*» (page 28).

-«*Une voiture de laitier passa dans un grand vacarme de fer et de bois. Presque aussitôt la pluie se mit à tomber avec violence et inonda les fenêtres. Avec toute cette eau comme une huile épaisse sur les vitres, le bruit creux et lointain des sabots du cheval plus sensible maintenant que le vacarme de la voiture, l'averse sourde et persistante...*» (page 34).

-«*Aux limites du monde qui sommeillait ici, un bateau appela longuement les hommes au départ et aux recommencements*» (page 48).

-Dans la «*Maison devant le Monde*», «*Chacun songe entre les longs appels de remorqueur.*» (page 82).

L'intérêt littéraire

Le meilleur de "La mort heureuse" n'est pas romanesque : c'est le style, qui était déjà d'une superbe tenue, dense, net, sa perfection, surtout vers la fin, contrastant étrangement avec la maladresse de la construction.

Si on peut regretter des maladresses comme ces formulations («*un roman policier aux mains*» [page 76] - «*Au repos, il reposait son corps.*» [page 13]), la proximité des mots «accord», «s'accorder», «s'accordant» dans la description de la première rencontre entre Mersault et Lucienne (page 84), la répétition du nom «*Mersault*», et, surtout, le passage incongru de ce nom de famille au prénom («*On plaignit Mersault. On attendait beaucoup de l'enterrement. On rappelait le grand sentiment du fils pour la mère. On adjurait les parents éloignés de ne point pleurer afin que Patrice ne sentit point sa douleur s'accroître.*» [page 16]) - «*Mersault ne voyait presque plus Roland. Un long silence suivit, et Patrice....*» [page 42]), on apprécie l'usage habile de différents langages.

En effet, le dialogue est marqué de mots et d'expressions familiers ou même vulgaires :

- Emmanuel exagère ses souvenirs de la bataille de la Marne : «*Y avait tellement de blessés et de morts, que dans le fond du ravin, il y avait tellement de sang qu'on aurait pu traverser avec un canot.*» (page 14).
- Céleste fait remarquer à Mersault qui est de mauvaise humeur : «*Tu as mangé du lion, ce matin.*» (page 15)
- Mersault exprime son soulagement après s'être ennuyé toute une journée : «*Encore un dimanche de tiré*» (page 21).
- Au sujet de l'homme dont il est jaloux parce qu'il pourrait être un amant de Marthe, il se dit : «*Tu peux toujours crâner.*» (page 24).
- Il l'appelle «*type*» l'homme qui, elle-même, tandis que Marthe dit de Zagreus : «*C'est un type bien et instruit.*» (page 28).
- Mersault marque son mépris pour l'infirme qu'est Zagreus : «*Je n'aime pas les demi-portions*» (page 31).
- Selon Marthe, Zagreus «*n'était pas beau. Mais la beauté ne se mange pas en salade.*» (page 46).
- À ses amies de la «*Maison devant le Monde*», Mersault recommande : «*Il faudra vous grouiller la patate*» (page 81).

La narration offre, dans de longues phrases, ornées de beaucoup d'adjectifs :

- Quelques mots ou expressions négligés :

- «*Gênes [...] crevait de santé*» (page 68).
- «*Catherine cuve son soleil*» (page 73).

- Des mots recherchés :

- «*Accident*» dans : «*La mort n'empêche rien - c'est un accident du bonheur en ce cas*» (page 108) : dans le langage philosophique : «attribut non nécessaire, qualité relative et contingente (par opposition à essence, substance)».

- «*Connaissance*» (page 18) : «*reçu des marchandises expédiées par voie maritime ou fluviale*» - «*contrat de transport maritime ou fluvial d'une marchandise*».

- «*Consommer*» au sens de «amener une chose au terme de son accomplissement, à sa destruction» :

- Mersault «*voulait diminuer la surface qu'il offrait au monde et dormir jusqu'à ce que tout soit consommé.*» (page 17).

- Il se plaint : «*Ma vie a été consommée sans moi*» (page 42).

- Affrontant la solitude au Chenoua, «*il se persuada cependant que c'était ce qu'il avait voulu : lui devant lui et pendant un long temps, jusqu'à la consommation*» (page 93).

-Pensant à Zagreus au moment de mourir : «*Il se prenait d'un amour violent et fraternel pour cet homme dont il s'était senti si loin et il comprenait qu'à le tuer il avait consommé avec lui des noces qui les liaient à tout jamais.*» (page 123).

-«*Travail*» (page 107) : «période de l'accouchement pendant laquelle se produisent les contractions utérines aboutissant à l'expulsion du fœtus.

-Des antithèses et des paradoxes :

-Mersault se dit : «*Extrême dans le malheur, démesuré dans le bonheur*» (page 37).

-Zagreus statue : «*Nous usons notre vie à gagner de l'argent quand il faudrait, par l'argent, gagner son temps*» (page 40).

-Il intime à Mersault : «*Ne prenez au tragique que le bonheur.*» (page 43).

-Pour ses habitants, la «*Maison devant le Monde*» «*n'est pas une maison où l'on s'amuse mais une maison où l'on est heureux*» (page 75).

-Des hyperboles :

-Jaloux, Mersault «*sentit des flots de sang monter à ses tempes. Devant son regard devenu noir, les brillantes couleurs de ce décor idéal où il vivait depuis quelques heures étaient soudain souillées de suie. [...] Mersault sentait tout couler en lui, et sous ses yeux fermés [...] des pleurs de rage se gonflaient. Il oubliait Marthe qui avait été seulement le prétexte de sa joie, et maintenant le corps vivant de sa colère.*» (page 24).

-Il «*mettait toute sa force et sa précaution à éteindre la flamme de vie qui brûlait en lui*» (page 15) - «*L'orgueil lui brûlait les yeux*» (page 28)

-De Cardona, il est dit : «*Peu à peu la saleté l'encercla, l'assiégea, vint battre son lit, puis le submergea de manière indélébile*» (page 46).

-Mersault étant dans le train roulant vers l'Italie : «*Bientôt, à mesure que le soleil avançait dans la journée et qu'approchait la mer, sous le grand ciel rutilant et bondissant d'où coulaient sur les oliviers frémissants des fleuves d'air et de lumière, l'exaltation qui remuait le monde rejoignit l'enthousiasme de son cœur. Le bruit du train, le jacassement puéril qui l'entourait dans le compartiment bondé, tout ce qui riait et chantait autour de lui rythmait et accompagnait une sorte de danse intérieure qui le projeta, pendant des heures, immobile, aux quatre coins du monde.*» (page 68).

-À Gênes, Mersault «*laissa les couleurs hurler pour lui, se consumer le ciel au-dessus des maisons sous son poids de soleil [...] l'excès de vie hurlait dans un exaltant mauvais goût.*» (page 68).

-Des comparaisons :

-Le bureau de Mersault est «*un columbarium où les heures mortes auraient pourri*» (page 18).

-Marthe a un «*visage de fleurs et de sourires*» (page 22) ; «*elle semblait quelque déesse au visage peint*» (page 24) ; ses lèvres sont «*immobiles comme des fleurs peintes*» (page 25).

-Mersault déclare que le bonheur est «*comme la pluie sur un caillou. Ça le rafraîchit et c'est déjà très beau. Un autre jour, il sera brûlant de soleil.*» (page 37).

-Il confie : «*Quand je regarde ma vie et sa couleur secrète, j'ai en moi comme un tremblement de larmes. Comme ce ciel. Il est à la fois pluie et soleil, midi et minuit.*» (page 38).

-Devant la déchéance de Cardona, «*le désespoir [...] pour la première fois depuis longtemps montait en lui comme une mer*» (page 48).

-La douleur de Cardona lui paraît une «*douleur de bête*» (page 47).

-À Prague, «*autour de lui des heures flasques et molles et le temps tout entier clapotait comme de la vase.*» (page 53).

-Sur le bateau, «*il éprouvait qu'après ce grand tumulte et cet orage, ce qu'il avait d'obscur et de mauvais en lui se déposait pour laisser, transparente désormais, l'eau claire d'une âme revenue à la bonté et à la décision.*» (page 69).

-Il reconnaît que sa «*passion*» est de «*lécher sa vie comme un sucre d'orge*» (page 70).

-«*Tout entière ouverte sur le paysage, [«la Maison devant le Monde»] était comme une nacelle suspendue dans le ciel éclatant au-dessus de la danse colorée du monde.*» (page 73).

-Le chat Gula est un «noir point d'interrogation aux yeux verts» (page 76).

-À «Céleste, René et les autres», Mersault «devenait aussi étranger et aussi fermé qu'une planète inhabitée» (page 96).

-Il apprécie l'ambiance que lui offre le Chenoua : «*Dans un silence peuplé des bruits soyeux du ciel, la nuit était comme un lait sur le monde.*» (page 115).

-Pour lui, «*la mort était comme un geste privant à jamais d'eau le voyageur ayant cherché vainement à calmer sa soif. Mais pour les autres, elle était le geste fatal et tendre qui efface et qui nie, souriant à la reconnaissance comme à la révolte.*» (pages 121-122).

-Des personnifications :

-«*À vivre ainsi devant le monde, à éprouver son poids, à voir tous les jours son visage s'éclairer, puis s'éteindre pour le lendemain brûler de toute sa jeunesse, les quatre habitants de la maison avaient conscience d'une présence qui leur était à la fois un juge et une justification. Le monde, ici, devenait personnage, comptait parmi ceux dont nous prenons plus volontiers conseil, chez qui l'équilibre n'a pas tué l'amour. Ils le prenaient à témoin.*» (page 74).

-Mersault faisant l'ascension du Chenoua, «*recevait dans son ventre les coups sourds de la montagne qui semblait en travail.*» (page 107), Camus ayant ici des accents à la Giono.

-Des descriptions saisissantes :

-La course que Mersault fait avec son ami, Emmanuel, nous donne de lui une représentation physique très accentuée : ils sont décrits à l'aide de verbes actifs, tels «courir», «s'élancer» et «sauter», qui mettent l'accent sur le mouvement d'un personnage jeune et fort : «*Mersault marchait à grands pas, très grand et balançant des épaules larges et musclées. Dans sa façon de poser le pied sur le trottoir qu'il allait gravir, d'éviter d'un glissement des hanches la foule qui à certains moments l'entourait, on sentait un corps étrangement jeune et vigoureux, capable de porter son propriétaire aux extrémités de la joie physique.*» (page 13).

-Est bien rendue la banalité quotidienne de la vie de Mersault qui habite au-dessus d'une boucherie chevaline ironiquement appelée «*À la plus noble conquête de l'homme*», ce qui fait qu'il vit dans une perpétuelle odeur de sang.

-La scène où Mersault est au cinéma avec Marthe (pages 22-23) est, comparée à son terne quotidien, remarquablement chargée d'émotions et exagérée, étant remplie de termes superlatifs : des verbes comme «gonfler», «remplir», «adorer» et «réjouir» ; des adjectifs tels «*surnaturelle*», «éclatant», «vibrant» et «magnifique» ; et il y a une insistance sur la «*joie*» (page) ressentie dans ce décor.

-Le désarroi de Mersault à Prague :

-«*Autour de lui des heures flasques et molles et le temps tout entier clapotait comme de la vase.*» (page 53).

-Alors qu'il marche dans la rue, «*sur le trottoir d'en face quelque chose l'arrêta et le fit s'approcher. Un homme était étendu sur le trottoir, les bras croisés et la tête retombant sur la joue gauche - Trois ou quatre personnes se tenaient appuyées au mur, semblant attendre quelque chose, très calmes cependant. L'une fumait, les autres parlaient à voix basse. Mais un homme en bras de chemise, le veston sur le bras, un feutre rejeté en arrière, mimait autour du corps une danse sauvage, sorte de pas indien, martelé et harcelant. Au-dessus, la lumière très faible d'un réverbère éloigné se composait avec la lueur sourde qui venait du restaurant à quelques pas. Cet homme dansant sans arrêt, ce corps aux bras croisés, ces spectateurs si calmes, cet ironique contraste et ce silence inusité, il y avait là, enfin faite de contemplation et d'innocence, parmi les jeux un peu oppressants de l'ombre et de la lumière, une minute d'équilibre passé laquelle il semblait à Mersault que tout s'écroulerait dans la folie. Il approcha encore. La tête du mort baignait dans du sang. C'était sur la plaie que la tête s'était retournée et reposait maintenant. Dans ce coin reculé de Prague, entre la*

lumière rare sur le pavé un peu gras, les longs glissements mouillés d'autos qui passaient à quelques pas de là, l'arrivée lointaine de tramways sonores et espacés, la mort se révélait doucereuse et insistant et c'est son appel même et son souffle humide que sentit Mersault au moment où il partit à grands pas sans se retourner.» (page 60).

-Au restaurant : «*Tout tournait dans sa tête. Avant de rien commander, il s'enfuit brusquement, courut jusqu'à son hôtel et se jeta sur son lit. Une pointe aiguë lui brûlait la tempe. Le cœur vide et le ventre serré, sa révolte éclatait. Des images de sa vie lui gonflaient les yeux. Quelque chose en lui clamait après des gestes de femmes, des bras qui s'ouvrent et des lèvres tièdes. Du fond des nuits douloureuses de Prague, dans des odeurs de vinaigre et des mélodies puériles, montait vers lui le visage angoissé du vieux monde baroque qui avait accompagné sa fièvre. Respirant avec peine, avec des yeux d'aveugle et des gestes de machine il s'assit sur son lit. Le tiroir de la table de nuit était ouvert et tapissé d'un journal anglais dont il lut tout un article. Puis il se rejeta sur son lit. [...] Il regarda ses mains et ses doigts, et des désirs d'enfant se levaient dans son cœur. Une ferveur ardente et secrète se gonflait en lui avec des larmes et c'était une nostalgie de villes pleines de soleil et de femmes, avec des soirs verts qui ferment les blessures. Les larmes crevèrent. En lui s'élargissait un grand lac de solitude et de silence sur lequel courait le chant triste de sa délivrance.»* (page 61).

-L'activité dans le port perçue depuis la «Maison devant le Monde» : «*Les remorqueurs reprennent leur travail, et leurs appels graves portent jusqu'ici avec des odeurs de goudron et de poisson, le monde de coques rouges et noires, de bittes rouillées et de chaînes gluantes d'algues qui s'éveille tout en bas. Comme tous les jours, c'est l'appel viril et fraternel d'une vie à goût de force.»* (page 81).

-Des passages d'une grande crudité :

-Quand Mersault souffre de la jalouse inspirée par la conduite de Marthe, on lit : «*Ce qui le frappait dans l'amour c'était, pour la première fois du moins, l'intimité effroyable que la femme acceptait et le fait de recevoir en son ventre le ventre d'un inconnu. Dans cette sorte de laisser-aller, d'abandon et de vertige, il reconnaissait le pouvoir exaltant et sordide de l'amour.*» (page 28) - «*Il la voyait renversée, habillée, sur un lit semblable à celui-ci, et donnée tout entière et sans réserves.*» (page 28).

-De la misère de Cardona est donné un véritable tableau naturaliste : «*Peu à peu la saleté l'encercla, l'assiégea, vint battre son lit, puis le submergea de manière indélébile. La maison était trop laide. Et pour un homme pauvre qui ne se plaît pas chez lui, il est une maison plus accessible, riche, illuminée et toujours accueillante : c'est le café. Ceux de ce quartier étaient particulièrement vivants. Il y régnait cette chaleur de troupeau qui est le dernier refuge contre les terreurs de la solitude et ses vagues aspirations.*» (page 47).

-Des passages lyriques inspirés par:

-La beauté de la femme :

-Marthe «*semblait quelque déesse au visage peint. Une bêtise naturelle qui luisait dans ses yeux accusait encore son air lointain et impassible.*» (pages 23-24) ; elle avait des lèvres «*immobiles comme des fleurs peintes*» (page 25), qui «*lui semblaient le message d'un monde sans passion et gonflé de désir, où son cœur se serait satisfait*» (page 25) - «*Cette beauté qu'elle lui versait tous les jours comme la plus fine des ivresses, il lui était reconnaissant qu'elle l'affichât en public et à ses côtés*» (page 22) - «*Il adorait [...] une divinité dont l'éclatant sourire brillait comme une huile dans son regard*» (page 22).

-Lucienne : «*Elle était assez grande, ne portait pas de chapeau, était chaussée de sandales découvertes et habillée d'une robe de toile blanche. Sur les boulevards ils avaient marché contre un vent léger. Elle posait son pied bien à plat sur les dalles chaudes, y prenait appui pour se soulever légèrement contre le vent. Dans ce mouvement, sa robe se plaquait contre elle et dessinait son ventre plat et bombé. Avec ses cheveux blonds en arrière, son nez petit et droit et l'élan magnifique de ses seins, elle figurait et sanctionnait une sorte d'accord secret qui la liait à la terre et ordonnait le monde*

autour de ses mouvements. Lorsque, son sac balancé dans la main droite ornée du bracelet d'argent qui cliquetait contre la fermeture, elle levait la main gauche au-dessus de sa tête pour se protéger du soleil, la pointe du pied droit encore sur le sol, mais prêt à le quitter, il semblait à Patrice qu'elle liait ses gestes au monde.» (page 83).

-La sensualité :

-Zagreus déclare : «*J'accepterais pis encore, aveugle, muet, tout ce que vous voudrez, pourvu seulement que je sente dans mon ventre cette flamme sombre et ardente qui est moi et moi vivant*» (page 36).

- À Gênes, Mersault admirait les femmes : «*Chaussées de sandales, les seins libres dans des robes éclatantes et légères, elles laissaient Mersault la langue sèche et le cœur battant d'un désir où il retrouvait à la fois une liberté et une justification. Le soir c'étaient les mêmes femmes qu'il rencontrait dans les rues et qu'il suivait avec dans ses reins la bête chaude et lovée du désir qui remuait avec une douceur farouche. Pendant deux jours, il brûla dans cette inhumaine exaltation.*» (page 68).

-«*Dans la nuit il [Mersault parlant de Lucienne] sentit sous ses doigts les pommettes glacées et saillantes, et les lèvres chaudes d'une tiédeur où le doigt enfonçait. Alors ce fut en lui comme un grand cri désintéressé et ardent.*» (page 84).

-«*Il mordit dans ses lèvres et durant des secondes, bouche contre bouche, aspira cette tiédeur qui le transportait comme s'il serrait le monde dans ses bras.*» (page 84).

-Pensant à Lucienne au moment de mourir, il éprouve encore de la jalousie, et se dit que, «*après lui, le premier qui prendrait sa taille la ferait mollir. Tout entière dans ses seins elle serait offerte comme elle lui avait été offerte, et le monde continuerait dans la tiédeur de ses lèvres entrouvertes.*» (page 122).

-L'intensité du coït, Mersault voyant «*la levée tumultueuse des dieux sombres dans les yeux de la femme*» (page 25).

-La nostalgie : «*Quand je regarde ma vie et sa couleur secrète, j'ai en moi comme un tremblement de larmes. Comme ce ciel. Il est à la fois pluie et soleil, midi et minuit.*» (page 37)

-La beauté de la nature :

-«*Meursault aspira violemment l'odeur amère et parfumée qui consacrait ce soir ses noces avec la terre. Ce soir qui tombait sur le monde, dans le chemin entre les oliviers et les lentisques, sur les vignes et la terre rouge, près de la mer qui sifflait doucement, ce soir entrait en lui comme une marée. Tant de soirs semblables avaient été en lui comme une promesse de bonheur que d'éprouver celui-ci comme un bonheur lui fit mesurer le chemin qu'il avait parcouru de l'espoir à la conquête. Dans l'innocence de son cœur, il acceptait ce ciel vert et cette terre mouillée d'amour avec le même tremblement de passion et de désir que lorsqu'il avait tué Zagreus dans l'innocence de son cœur.*» (page 113).

-«*Dans un silence peuplé des bruits soyeux du ciel, la nuit était comme un lait sur le monde. [...] La mer un peu plus bas sifflait doucement. On la voyait pleine de lune et de velours, souple et lisse comme une bête.*» (page 115).

-«*Sur la surface unie de l'eau, la lune, comme une huile, mettait de longs sourires errants. L'eau devait être tiède comme une bouche et molle et prête à s'enfoncer sous un homme.*» (page 116).

-«*La mer était chaude comme un corps, fuyait le long de son bras, et se collait à ses jambes d'une étreinte insaisissable et toujours présente.*» (page 117).

-«*Le matin qui pointa fut plein d'oiseaux et de fraîcheur. Le soleil se leva rapidement et d'un bond fut au-dessus de l'horizon. La terre se couvrit d'or et de chaleur. Dans le matin le ciel et la mer s'éclaboussaient de lumières bleues et jaunes, par grandes taches bondissantes. Un vent léger s'était levé et par la fenêtre un air à goût de sel venait rafraîchir les mains de Mersault. À midi le vent cessa, la journée éclata comme un fruit mûr et sur toute l'étendue du monde, elle coula en jus tiède et étouffant, dans un concert soudain de cigales. La mer se couvrit de ce jus doré comme d'une huile et*

renvoya sur la terre écrasée de soleil un souffle chaud qui l'ouvrit et laissa monter des parfums d'absinthe, de romarin et de pierre chaude.» (page 124).

Le poète qu'est alors Camus décrit sur des pages entières la joie de contempler le monde, et d'y participer.

-De fortes formules (dont les maximes citées plus loin) :

-«*Je ne ferais pas de ma vie une expérience. Je serais l'expérience de ma vie.*» (page 38).

-«*Cette malédiction sordide et révoltante selon laquelle les pauvres finissent dans la misère la vie qu'ils ont commencée dans la misère.*» (page 111).

-Dans le combat de «*l'argent par l'argent [...] ce combat de bête à bête, il arrivait parfois que l'ange sortit, tout entier dans le bonheur de ses ailes et de sa gloire, sous le souffle tiède de la mer.*» (page 111), souvenir de la réflexion de Pascal : «L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête.» (*"Pensées"*).

On put, dans *"La mort heureuse"*, reconnaître déjà la langue à la fois poétique et acérée de Camus.

L'intérêt documentaire

Dans *"La mort heureuse"*, Camus fait aller le lecteur en différents milieux :

-L'Algérie :

-Alger :

-Le port et ses dockers.

-Le travail de Mersault, qui, pour la *"Chambre de commerce"*, «*vérifiait des connaissances, traduisait les listes de provisions des bateaux anglais et, de trois. à quatre, recevait les clients désireux de faire expédier des colis*» (page 18).

-Le quartier populaire de Belcourt dont l'odeur est «*faite d'anisette et de viande grillée*» (page 28).

-La simplicité de la vie de Mersault, qui ne fait que satisfaire des besoins essentiels.

-La misère du tonnelier Cardona.

-Le restaurant de Céleste.

-Le café qui, «*pour un homme pauvre qui ne se plaît pas chez lui, est une maison plus accessible, riche, illuminée et toujours accueillante [...]. Ceux de ce quartier étaient particulièrement vivants. Il y régnait cette chaleur de troupeau qui est le dernier refuge contre les terreurs de la solitude et ses vagues aspirations.*» (page 46).

-La passion du football : Mersault voit revenir «*des stades de banlieue des grappes de spectateurs, perchés sur les marchepieds et les rambardes. Les tramways suivants ramenèrent les joueurs qu'on reconnaissait à leurs petites valises. Ils hurlaient et chantaient à pleins poumons que leur club ne périrait pas. Plusieurs firent des signes à Mersault. L'un cria : "On les a eus ! - Oui", dit seulement Mersault en secouant la tête.*» (page 20).

-Le goût du cinéma.

-«*La Maison devant le Monde*» (pages 73, 75, 78, 79, 84, 88, 89, 96, 116) qui «*s'accroche au sommet d'une colline d'où on voit la baie*» (page 73), ce qui donne une idée du site magnifique dont profite la ville.

-Le Chenoua, à environ 70 kilomètres d'Alger, où Mersault achète «*une petite maison entre la mer et la montagne*» qu'est le Chenoua, dont est d'ailleurs faite l'ascension, à proximité de Tipasa et de ses ruines romaines. C'est l'occasion pour Camus de chanter une ode à la mer et au soleil, ce qui permettrait de penser que le nom «*Mersault*» a été constitué par la réunion de «*mer*» et de «*sol*» (pour «*soleil*»), les deux dons gratuits de la nature algérienne.

On remarque que cette Algérie semble uniquement française, ou, du moins, européenne («*Cardona*» est un nom espagnol, celui de la mère de Camus, Catherine Sintès Cardona - «*Zagreus*», un nom grec), les autochtones colonisés que sont les Arabes étant à peine mentionnés : «des acrobates arabes» (page 11) - «des Arabes montés sur des ânes» (page 107).

-L'Europe centrale : Mersault avait prétendu qu'«une situation exceptionnelle lui était offerte en Europe centrale» (page 49), mais il n'y est qu'un touriste qui y fait, en quelque sorte, un passage en enfer, y subit une mort initiatique. Dès son arrivée dans la région, regardant par la fenêtre du train, il sent monter en lui comme un désespoir : «*De la terre désolée au ciel sans couleur se levait pour lui l'image d'un monde ingrat*» (page 64). Il séjourne successivement à :

-Prague, ville de Tchécoslovaquie où on parle le tchèque mais aussi, du fait de la longue domination des Autrichiens, l'allemand que Camus fait utiliser par l'Algérois Mersault, ce dont on peut douter !. À son problème de communication se joint le dégoût que lui inspire l'odeur omniprésente des concombres dans le vinaigre. Toutefois, il visite la ville, cherchant vainement à y dissiper son angoisse :

-le Hradschin, un quartier «désert et silencieux à quelques pas des rues les plus animées de la ville» (page 59) qui, situé sur une colline, comprend le château de Prague, trois églises, une cathédrale, un monastère, et des jardins ; dont Chateaubriand parle dans ses "Mémoires d'outre-tombe" ; qu'Apollinaire avait évoqué dans le poème "Zone". Mersault «errait parmi ces grands palais, longeait d'immenses cours dallées, le long de grilles travaillées, autour de la cathédrale. Entre les grands murs des palais ses pas résonnaient dans le silence. Un bruit sourd montait de la ville jusqu'à lui.» (page 59) ;

-«le vieux cimetière juif» (page 57), qui pourrait marquer le souvenir de Kafka qui y est enterré ;

-des églises, Mersault «cherchant refuge dans leur odeur de cave et d'encens» (page 58), étant «saisi par la vieille odeur», faisant ces observations : «La voûte était parfaitement obscure, mais les ors des chapiteaux versaient une eau dorée et mystérieuse qui coulait dans les cannelures des colonnes jusqu'au visage bouffi des anges et des saints ricanants.» (page 55) ;

-«le cloître des moines tchèques», «un cloître baroque», où Mersault est impressionné par «la profusion et le mystère du génie baroque qui remplissait Prague de ses ors et de sa magnificence. La lumière dorée qui luisait doucement sur les autels au fond de la pénombre lui semblait prise au ciel cuivré fait de brumes et de soleil, si fréquent au-dessus de Prague. La quincaillerie des volutes et des macarons, le décor compliqué qu'on eût dit en papier doré, si émouvant dans sa ressemblance avec les crèches d'enfant que l'on dresse à Noël, Mersault en éprouvait le grandiose, le grotesque et l'ordonnance baroque, comme un romantisme fiévreux, puéril et grandiloquent par quoi l'homme se défend contre ses propres démons. Le dieu qu'on adorait ici était celui qu'on craint et qu'on honore, non celui qui rit avec l'homme devant les jeux chaleureux de la mer et du soleil. Sorti de l'odeur fine de poussière et de néant qui régnait sous les voûtes sombres, Mersault se retrouvait sans patrie. [...] Dans le jardin du cloître les heures s'envolaient avec les pigeons, les cloches battaient doucement sur l'herbe» (page 58). [...] Du fond des nuits dououreuses de Prague, dans des odeurs de vinaigre et des mélodies puériles, montait vers lui le visage angoissé du vieux monde baroque qui avait accompagné sa fièvre.» (page 61).

-«Les bords de la Vltava [rivière qui traverse la ville] chargés de jardins et d'orchestres dans le jour finissant. De petits bateaux remontaient le fleuve de barrage en barrage. Mersault remontait avec eux, quittait le bruit assourdisant et le bouillonnement d'une écluse, retrouvait peu à peu la paix et le silence du soir, puis marchait à nouveau à la rencontre d'un grondement qui s'enflait jusqu'au vacarme. Arrivé au nouveau barrage, il regardait de petits canots de couleur essayer vainement de passer le barrage sans se renverser jusqu'à ce que l'un d'eux ayant passé le point dangereux des clameurs s'élevassent au-dessus du bruit des eaux. Toute cette eau descendant avec son chargement de cris, de mélodies, et d'odeurs de jardins, pleine des lueurs cuivrées du ciel couchant et des ombres contorsionnées et grotesques des statues du pont Charles [construit au XIV^e siècle, il est le symbole de la ville, incontournable pour les touristes] apportait à Mersault la conscience dououreuse, et ardente d'une solitude sans ferveur où l'amour n'avait plus de part. Et s'arrêtant

devant le parfum d'eaux et de feuilles qui montait jusqu'à lui, la gorge serrée, il imaginait des larmes qui ne venaient pas.» (page 60).

Il faut signaler que le séjour à Prague fut utilisé aussi par Camus dans sa nouvelle "La mort dans l'âme" (dans le recueil "L'envers et l'endroit"), et qu'on constate que la transposition des expériences au personnage fictif entraîna des conclusions différentes. Spécifiquement, Mersault, comme son créateur, choisit la chambre d'hôtel la moins chère, et, ensuite, cherche un restaurant à bon marché, ce qui montre son incapacité d'échapper à cette obsession de la pauvreté qui caractérisait sa vie antérieure ; elle lui fait oublier qu'il dispose désormais de la fortune de Zagreus. La même situation dans la vie de Camus était due à son manque d'argent et à la nécessité de vivre frugalement jusqu'à ce qu'il reçoive une augmentation d'Alger ; c'étaient une des causes de son anxiété au cours de son voyage.

-Vienne qui, note d'humour involontaire de Mersault, est «rafraîchissante : il n'y a rien à visiter», ce qui est évidemment tout à fait faux ! «*La cathédrale Saint-Étienne, trop grande, l'ennuyait. Il lui préféra les cafés qui lui faisaient face et, pour le soir, un petit dancing près des rives du canal. Dans la journée il se promenait le long du Ring* [boulevard qui encercle le centre historique de Vienne, qui est bordé d'importants monuments de l'ancienne capitale impériale autrichienne], *dans le luxe des belles vitrines et des femmes élégantes. Il jouissait pour un temps de ce décor frivole et luxueux qui sépare l'homme de lui-même dans la ville la moins naturelle du monde. Mais les femmes étaient belles, les fleurs grasses et éclatantes dans les jardins, et sur le Ring, au soir tombant, dans la foule brillante et facile qui circulait, Mersault contemplait sur le sommet des monuments l'envol vain des chevaux de pierre dans le soir rouge.*» (page 65).

Puis Mersault se dirige vers le Sud, et «*dans le train qui le menait à Gênes à travers l'Italie du Nord, il écoutait les mille voix qui en lui chantaient vers le bonheur*» (page 68).

-L'Italie : En retrouvant enfin la beauté lumineuse du monde méditerranéen, Mersault est submergé par des débordements de vie et de joie : «*Dès le premier cyprès, droit sur la terre pure, il avait cédé [...] Bientôt, à mesure que le soleil avançait [...] et qu'approchait la mer, sous le grand ciel rutilant et bondissant d'où coulaient sur les oliviers frémissons des fleuves d'air et de lumière, l'exaltation qui remuait le monde rejoignit l'enthousiasme de son cœur.*» (page 68). Aussi apprécie-t-il «*Gênes assourdissante, qui crevait de santé devant son golfe et son ciel, où luttaient jusqu'au soir le désir et la paresse. Il avait soif, faim d'aimer, de jouir et d'embrasser. Les dieux qui le brûlaient le jetèrent dans la mer, dans un petit coin du port, où il goûta le goudron et le sel mélangés et perdit ses limites à force de nager. Il s'égara ensuite dans les rues étroites et pleines d'odeurs du vieux quartier, laissa les couleurs hurler pour lui, se consumer le ciel au-dessus des maisons sous son poids de soleil et se reposer à sa place les chats parmi les ordures et l'été. Il alla sur la route qui domine Gênes et laissa monter vers lui toute la mer chargée de parfums et de lumières, dans un long gonflement. En fermant les yeux, il étreignait la pierre chaude où il s'était assis, pour les rouvrir sur cette ville où l'excès de vie hurlait dans un exaltant mauvais goût. Dans les jours qui suivirent il aimait aussi s'asseoir sur la rampe qui descend au port, et à midi regardait passer les jeunes filles qui remontent des bureaux sur les quais. Chaussées de sandales, les seins libres dans des robes éclatantes et légères, elles laissaient Mersault la langue sèche et le cœur battant d'un désir où il retrouvait à la fois une liberté et une justification. Le soir c'étaient les mêmes femmes qu'il rencontrait dans les rues et qu'il suivait avec dans ses reins la bête chaude et lovée du désir qui remuait avec une douceur farouche. Pendant deux jours, il brûla dans cette inhumaine exaltation.*» (page 68).

-Le voyage en bateau à travers la Méditerranée : «*Tout au long du voyage, contemplant les jeux de l'eau et de la lumière, le matin puis le cœur du jour et le soir sur la mer, il accorda son cœur aux lents battements du ciel et revint à lui-même.*» (page 69).

Ce périple de Mersault pourrait sembler inutile s'il n'y connaissait pas une part de son évolution qui est le vrai sujet du livre.

L'intérêt psychologique

“La mort heureuse” est un de ces romans d’apprentissage, de ces romans de formation, de ces romans d’éducation, qui montrent le cheminement d’un jeune héros, qui atteint progressivement un idéal de vie.

On y suit l’évolution de Meursault en différentes nettes étapes :

-Son bonheur avec sa mère :

Ils vivaient dans une parfaite entente : «*Lorsqu'ils se retrouvaient le soir et mangeaient en silence autour de la lampe à pétrole, il y avait un bonheur secret dans cette simplicité et ce retranchement. Le quartier autour d'eux était silencieux. Mersault regardait la bouche lasse de sa mère et souriait. Elle souriait aussi. Il mangeait à nouveau. La lampe fumait un peu. Sa mère la réglait du même geste usé, le bras droit seul tendu et le corps renversé en arrière. “Tu n'as plus faim, disait-elle un peu plus tard. - Non.” Il fumait ou lisait. Dans le premier cas, sa mère disait : “Encore !” Dans le second : “Approche-toi de la lampe, tu vas user ta vue.”*» (pages 16-17). L’intimité se voit clairement dans les gestes des personnages, et le tout petit nombre de paroles renforce la tendresse des gestes ; on constate que la mère répondait avec soin aux besoins de son fils, qu’elle se souciait de son bien-être et de sa santé. Vivant ainsi ensemble, ils ne souffraient pas de leur pauvreté.

Cette femme, «*belle, avait cru pouvoir être coquette, bien vivre et briller*», mais, «*vers la quarantaine, un mal terrible l'avait saisie. Elle fut dépouillée de robes et de fards, réduite aux blouses de malades, déformée dans son visage par d'affreuses boursouflures, immobilisée presque à cause de ses jambes gonflées et sans vigueur, à demi aveugle enfin et tâtonnant éperdument dans un appartement sans couleurs qu'elle laissait à l'abandon. Le coup fut soudain et bref. Elle avait du diabète qu'elle avait négligé et enrichi encore par sa vie insouciante. Il avait été contraint d'arrêter ses études et de travailler. Jusqu'à la mort de sa mère, il avait continué à lire et à réfléchir. Et pendant dix ans, la malade supporta cette vie. Ce martyre avait tant duré que ceux qui l'entouraient prirent l'habitude de sa maladie et oublièrent qu'atteinte gravement elle pouvait succomber. Elle mourut un jour [«à cinquante-six ans»]. Dans le quartier, on plaignit Mersault. On attendait beaucoup de l'enterrement. On rappelait le grand sentiment du fils pour la mère. On adjurait les parents éloignés de ne point pleurer afin que Patrice ne sentit point sa douleur s'accroître. On les suppliait de le protéger et de se consacrer à lui. Lui, cependant, s'habilla du mieux qu'il put et, le chapeau à la main, contempla les préparatifs. Il suivit le convoi, assista au service religieux, jeta sa poignée de terre et serra des mains. Une fois seulement, il s'étonna et exprima son mécontentement de ce qu'il y eût si peu de voitures pour les invités. Ce fut tout.*» (page 16). Ainsi, Mersault, à la mort de sa mère, ne montra aucun signe de sa peine car, peut-on penser, il s'était déjà fait à l'idée, et se contenta de faire machinalement tous les gestes attendus, dont les voisins et amis semblent d'ailleurs se satisfaire. Reconnaissant les attentes de la société, il avait accepté de se soumettre à ce jeu superficiel.

-L'inertie après la mort de sa mère :

Mersault adopta une vie radicalement opposée à la première, tout en demeurant dans le même décor, ce qui marqua son attachement au passé : «*Il eût pu se loger plus confortablement, mais il tenait à cet appartement et à son odeur de pauvreté. [...] Il avait laissé sur la porte un bout de carton gris, effrangé au bord, où sa mère avait écrit son nom au crayon bleu. Il avait gardé le vieux lit de cuivre, recouvert de satinette, le portrait de son grand-père avec sa petite barbe et ses yeux clairs immobiles*» (page 17). «*Le décor douteux des chaises de paille un peu creusées, de l'armoire à glace jaunie et de la table de toilette dont un coin manquait n'existant pas pour lui, car l'habitude avait tout limé*» (page 17). Il avait gardé aussi «*une vieille pendule arrêtée*» (page 17), net symbole d’inertie temporelle. Quand il loua aux Cardona deux pièces de l’appartement, il choisit de s’installer dans la chambre de sa mère où, cependant, la lampe à pétrole était devenue un objet comme les autres qu’il «*n'allumait presque jamais*» (page 17), préférant l’ombre et l’insouciance («*Il se promenait dans une ombre d'appartement qui ne lui demandait aucun effort. Dans une autre chambre il eût fallu s'habituer*

au neuf, et là encore, lutter» [page 17] ; ainsi, «du moins, il rejoignait ce qu'il avait été et dans une vie dont volontairement il cherchait à s'effacer, cette confrontation sordide et patiente lui permettait de se référer encore à lui-même dans les heures de tristesse et de regret» (page 17). Si cette vie ne présente aucun intérêt, du moins elle lui offre une facilité apaisante qui rend le combat superflu. Mais cette attitude mène aussi à la stagnation. Dès la mort de sa mère, il cessa de s'appliquer à développer sa personnalité.

-Il reste que, quelques années plus tard, il est devenu un jeune homme qui est beau, qui est même imbu de sa beauté, de sa prestance, de son allure :

«Il aimait le visage qu'il se voyait ainsi, la bouche frémissante autour de la cigarette et la fièvre sensible de ses yeux un peu enfouis. Mais quoi, la beauté d'un homme figure des vérités intérieures et pratiques. Sur son visage se lit ce qu'il peut faire. Et qu'est cela au prix de la magnifique inutilité d'un visage de femme. Mersault le savait bien qui réjouissait sa vanité et souriait à ses démons secrets.» (page 24).

-Il «se sentait une aisance surnaturelle, comme une conscience intérieure de sa propre élégance.» (page 23).

«Au repos, il reposait son corps sur une seule hanche, avec une légère affectation de souplesse, comme un homme qui du sport avait appris le style du corps.» (page 13). En effet, il est vigoureux, aime nager.

La scène de la course qu'il fait avec son ami, Emmanuel, met l'accent sur le mouvement d'un personnage jeune et fort : «*Mersault marchait à grands pas, très grand et balançant des épaules larges et musclées. Dans sa façon de poser le pied sur le trottoir qu'il allait gravir, d'éviter d'un glissement des hanches la foule qui à certains moments l'entourait, on sentait un corps étrangement jeune et vigoureux, capable de porter son propriétaire aux extrémités de la joie physique.*» (page 13).

Cependant, dans le restaurant de Céleste, si les deux amis sont également accoutumés à l'atmosphère qui y règne, Emmanuel se montre expansif, exubérant, volubile, rit, se mêle pleinement et bruyamment au bavardage qui s'y déroule, raconte ses histoires, se lance dans des chansons, Camus laisse le lecteur imaginer que Mersault reste assis et silencieux, existant à peine dans la vivacité et la chaleur ambiantes, n'intervenant dans la conversation que pour répondre à une parole qui lui est adressée directement, car, là encore, reconnaissant les attentes de la société, il décide de les satisfaire en se soumettant à ce jeu superficiel.

On constate qu'il ne connaît que des sensations physiques, ne cherche qu'à satisfaire des besoins élémentaires. Quand il n'est plus astreint au travail, il consacre la plus grande partie de son temps libre à un sommeil qui est comme le prélude à la mort :

-Au retour du restaurant de Céleste, dans l'après-midi, «*il s'étendit sur son lit, fuma une cigarette et s'endormit.*» (page 15).

-«*Il s'éveilla la bouche pleine de sommeil et couvert de sueur*» (page 18).

-Après le travail, «*en rentrant chez lui il se coucha et dormit jusqu'à l'heure du dîner. Il se fit cuire des œufs et mangea à même le plat (sans pain parce qu'il avait oublié d'en acheter) puis s'étendit et s'endormit aussitôt jusqu'au lendemain matin. Il se réveilla un peu avant le déjeuner, fit sa toilette et descendit manger.*» [page 19].

-Après le meurtre, il dort «*jusqu'au milieu de l'après-midi*» (page 10).

-Arrivant à Vienne, «*il dormit une partie de la journée et la nuit tout entière*» (page 65).

Ainsi, il stagne dans l'inconscience, restant fermé sur lui-même, séparé des autres, de la société, de son temps : «*Sa vie oscillait tous les jours dans des odeurs de café et de goudron, détachée de lui-même et de son intérêt, à son cœur étrangère et à sa vérité. Les mêmes choses qui en d'autres circonstances l'eussent passionné, il se taisait sur elles puisqu'il les vivait.*» (page 15) - «*Toute sa vie était dans la perspective jaunie que la glace lui offrait*» (page 21).

Il se soumet à des occupations routinières, à des habitudes, à des répétitions, à des rites qu'il cultive méthodiquement, pour atteindre un genre de paralysie : il «*voulait diminuer la surface qu'il offrait au monde et dormir jusqu'à ce que tout soit consommé*» (page 17) - il «*mettait toute sa force et sa précaution à éteindre la flamme de vie qui brûlait en lui*» (page 15), et sa vie ressemble à une mort prématurée.

On apprend que, après avoir satisfait des besoins essentiels (manger et faire sa toilette), il «*fit deux mots-croisés, découpa minutieusement une réclame des sels Kruschen qu'il colla dans un cahier déjà rempli de grands-pères farceurs descendant des rampes d'escalier.*» (page 19). Si remplir une grille de mots croisés peut être une activité intellectuelle, la collection de réclames est vraiment puérile !

Le dimanche, il se met au balcon, et «*suivait chaque homme du regard avec attention et le lâchait une fois hors de vue pour revenir à un nouveau*» (page 19). Il voit ainsi des amateurs de football revenir des stades ; mais, quand l'un d'eux lui crie : «*On les a eus !*», il ne sait que répondre platement : «*Oui*» (page 20) ; comme au restaurant, sa parole, qui n'exige aucune réflexion, n'est que la plus banale, la plus attendue car, là aussi, il ne fait que se soumettre à ce jeu superficiel qu'on attend de lui en société. Après s'être ennuyé toute une journée qu'il a voulu terne et plate, il exprime son soulagement : «*Encore un dimanche de tiré*» (page 21). Camus allait indiquer dans un de ses «*Carnets*», en 1942, alors qu'il était en France : «*Je sais ce qu'est le dimanche pour un homme pauvre qui travaille. Je sais surtout ce qu'est le dimanche soir et si je pouvais donner un sens et une figure à ce que je sais, je pourrais faire d'un dimanche pauvre une œuvre d'humanité.*»

Ce renfermement pourrait s'expliquer par une sorte de volonté d'autoprotection contre une vie qui, après le bonheur connu auprès de sa mère, ne peut pas être celle qu'il voulait atteindre, et contre le sentiment d'angoisse provoqué par cette contradiction. On peut penser aussi que, ayant été, par la maladie de sa mère, «*constraint d'arrêter ses études et de travailler*», s'étant vu réduit à un emploi de bureau, ayant alors perdu le goût de lire et de réfléchir, il s'était laissé aller à une vie végétative, se complaisant toutefois dans cette déception, dans cette nostalgie qui l'isolent résolument. Il allait indiquer à Zagreus : «*Il y a quelques années, j'avais tout devant moi, on me parlait de ma vie, de mon avenir. Je disais oui. Je faisais même ce qu'il fallait pour ça. Mais alors déjà, tout ça m'était étranger. M'appliquer à l'impersonnalité, voilà ce qui m'occupait. Ne pas être heureux, "contre".*» (page 36).

En effet, étant pauvre, il est astreint à un fastidieux et monotone travail de bureau dont la description montre son détachement de tout : il «*traduisait "vegetables", "vegetables"* [le mot anglais n'a-t-il pas été choisi pour suggérer qu'il «végète»?] *contemplait au-dessus de sa tête l'ampoule et son abat-jour de carton vert plissé*» (page 18), attendant «*la sonnerie de six heures*». (page 18). Le fait qu'il préfère contempler des objets banals indique bien son ennui. Il est vrai que, au bureau, «*ses fenêtres donnaient sur d'énormes piles de bois amenés [sic] de Norvège*» (page 18), et il sent seulement que, «*derrière le mur, la vie respirait à grands coups sourds et profonds sur la mer et sur le port. Si loin et à la fois si près de lui.*» (page 18).

Lui, qui se vante : «*Je suis capable d'aller très loin dans la volupté.*» (page 35), se montre très sensible à la beauté des femmes, seule chose qu'il n'apprécie chez elles, se montrant nettement misogyne.

Dans le temps où, en compagnie de sa mère infirme, il mettait encore de l'espoir dans la poursuite d'intérêts intellectuels, il avait évité tout attachement amoureux pour maintenir son indépendance, parce que, «*conscient du malheur qui veut que l'amour et le désir s'expriment de la même façon, il songeait à la rupture avant d'avoir serré cet être dans ses bras*» (page 25). Or, dans le désarroi qu'il connaît après la mort de sa mère, il perd cet espoir dans un avenir ouvert aux possibilités, et, avec lui, son désir de rester libre.

C'est alors qu'il avait rencontré Marthe qui «*était arrivée à un moment où Mersault se délivrait de tout et de lui-même. Le souci de liberté et d'indépendance ne se conçoit que chez un être qui vit encore d'espoir. Pour Mersault rien ne comptait alors.*» (page 25). Il avait été «*frappé par sa beauté [une «beauté violente»] et son élégance*» (page 24), son «*visage de fleurs et de sourires*» (page 22). Le portrait se fait plus précis : «*Dans un visage un peu large mais régulier, elle avait des yeux dorés et des lèvres si parfaitement fardées, qu'elle semblait quelque déesse au visage peint*» (page 24). Ainsi, peut-on remarquer, le visage qu'il aime est maquillé, est devenu une œuvre d'art, le «*rêve de pierre*» de Baudelaire ('*La beauté*'). Mais, lors de leur premier rapport sexuel, il vit «*les lèvres jusque-là immobiles comme des fleurs peintes s'animer et se tendre vers lui*» (page 25), et elles «*lui semblaient le message d'un monde sans passion et gonflé de désir, où son cœur se serait satisfait*» (page 25). L'œuvre d'art prit donc vie pour lui dès le moment où il se l'appropria, reflétant le monde dans lequel il

avait choisi de vivre : un monde où ne devait compter que le physique. Et «*il ne vit pas l'avenir à travers cette femme mais toute sa force de désir se fixa en elle et s'emplit de cette apparence*» (page 25).

En fait, il n'a que beaucoup de condescendance pour la beauté féminine. Pour lui (pour Camus?), «*la beauté d'un homme figure des vérités intérieures et pratiques. Sur son visage se lit ce qu'il peut faire. Et qu'est cela au prix de la magnifique inutilité d'un visage de femme. Mersault le savait bien qui réjouissait sa vanité et souriait à ses démons secrets.*» (page 23). Et, d'ailleurs, il voyait, sur le visage de Marthe, une dactylo, qu'il trouve «*insignifiante*», «*une bêtise naturelle*» qui lui donnait un «*air lointain et impassible*» (page 24). Il n'espérait donc pas avoir avec elle une relation sérieuse et durable, qui aurait requis une vision de l'avenir.

Cependant, sortir avec elle flattait sa vanité ; il y trouvait un motif d'orgueil et d'agrément social. Aussi aimait-il marquer sa possession. D'ailleurs, la phrase : «*Cette beauté qu'elle lui versait tous les jours comme la plus fine des ivresses, il lui était reconnaissant qu'elle l'affichât en public et à ses côtés*» (page 22), dans un manuscrit antérieur s'achevait ainsi : «*l'en faisant propriétaire à la face du monde*». Ici, on perçoit quels sont les deux buts qu'il poursuivait dans sa relation avec une femme : la possession d'un bel objet et la manifestation de cette possession en public. Quand il va avec elle au cinéma, il est même «*content de la voir heureuse dans les désirs des hommes*» (page 22), il est rempli d'une «*joie*», d'un «*bonheur*», même s'il sait que ce n'est qu'un «*jeu*» (page 23), qu'une illusion.

Or cette sortie est aussi l'occasion, Marthe ayant salué un homme, d'exciter chez lui une jalousie qui domine cette aventure sensuelle, jalousie faisant d'ailleurs, comme chez Proust, qu'«*il commence de s'attacher à*» elle (page 24). Dès ce moment, le langage de la scène qui était superlativement positif au sujet des apparences s'inverse en sensations négatives qui effacent les images autour de lui : «*Mersault sentit des flots de sang monter à ses tempes. Devant son regard devenu noir, les brillantes couleurs de ce décor idéal où il vivait depuis quelques heures étaient soudain souillées de suie. Qu'avait-il besoin de l'entendre dire. Il en était sûr, cet homme avait couché avec Marthe. Et ce qui grandissait en Mersault comme une panique c'était l'idée de ce que cet homme pouvait se dire [...] Mersault sentait tout crouler en lui, et sous ses yeux fermés [...] des pleurs de rage se gonflaient. Il oubliait Marthe qui avait été seulement le prétexte de sa joie, et maintenant le corps vivant de sa colère.*» (page 24). Tous les sentiments éprouvés à ce moment-là se présentent sous forme de sensations physiques, dans les «*flots de sang*» et les «*pleurs de rage*». Il ne peut plus voir la scène idéale d'auparavant. Il oublie la femme à son côté, et littéralement ferme les yeux devant la réalité désormais évidente. Et, avec cet effondrement, son désir d'exister positivement dans le regard des autres disparaît pour être remplacé par un nouveau besoin de certitude qui lui fait oublier une dignité dont le souci était pour lui si important lorsqu'il était entré au cinéma. Pour la première fois, c'est lui qui pose les questions, qui attend des réponses, et qui cherche à comprendre la réalité de la situation. Et, dans ces questions, il est désormais prêt à faire fi des règles sociales, et à blesser s'il le faut. En demandant à Marthe plus d'informations au sujet de ses anciens amants, lui faire dire qu'elle en a déjà eu «*une dizaine*» (page 28), il évoque deux fois une réaction négative de la femme, la seconde très forte. Pour éviter l'angoisse d'imaginer que chaque homme qu'il rencontre puisse être un de ses amants, il lui demande de lui dire leurs noms, et de les lui montrer, poussant son inquisition à un point tel que «*Marthe se rejeta en arrière : "Ah non !", dit-elle.*» (page 28). Alors que, auparavant, il respectait les règles sociales, il en vient à les enfreindre, poussé par sa volonté de savoir et son besoin égocentrique d'apaiser sa nouvelle angoisse. Dans cette scène, on perçoit d'autres petites preuves de son changement : il parle avec effort et réfléchit ; mais on constate que son état n'a pas changé, qu'il est toujours fortement soumis à ses sensations : deux fois, le narrateur nous informe qu'il «*resta immobile*» (pages 26 et 27), et, aux moments où les paroles de Marthe le touchent, il se retire dans le silence, cède à la tentation de fumer et de dormir, esquisse un sourire qui dissimule son angoisse. Mais, s'il n'a pas encore beaucoup changé, sa jalousie et sa curiosité le poussent vers celui dont elle dit : «*Il a les deux jambes coupées. Il vit tout seul. [...] C'est un type bien et instruit. Il lit tout le temps. [...] Il est très gai. Un type, quoi. D'ailleurs il dit comme toi. Il me dit : " Viens ici, apparence ".*» (page 28) : Roland Zagreus.

-L'invitation au bonheur faite par Zagreus :

Mersault le rencontrant, on constate qu'ils ont des vies différentes, mais ont la même vision du monde.

Zagreus est riche, plus âgé et infirme, alors que Mersault est pauvre, jeune et fort.

Mais tous deux sont incapables de vivre pleinement, ne vivent que la moitié d'une vie.

Zagreus n'a point de capacité physique, ce qui est indiqué à plusieurs reprises, d'abord dans ces mots, celui de Mersault : «*demi-portion*» (page 31), ceux du narrateur : «*homme-potiche*» (page 35), «*ce corps à moitié vivant seulement*» (page 35). Mais, même dans cette «*vie diminuée*» (page 41) comme il l'appelle, Zagreus attache toujours beaucoup de valeur à la sensation de vivre : «*J'accepterais pis encore, aveugle, muet, tout ce que vous voudrez, pourvu seulement que je sente dans mon ventre cette flamme sombre et ardente qui est moi et moi vivant*» (page 36). La diminution de la vie ne peut pas lui enlever son désir de vivre. Et il nourrit son esprit en lisant et en réfléchissant. Mersault, lui aussi, depuis qu'il a été forcé d'abandonner ses études, commettant une sorte de suicide moral, ne vit qu'une moitié de sa vie. Mais il y trouve sa force.

L'opposition de leurs incomplétudes se traduit dans leurs comportements. La négligence intellectuelle de Mersault explique son silence, tandis que Zagreus prend la parole, exprime sincèrement ses sentiments, «*parlait vite et beaucoup, riait, puis se taisait*» (page 32), ses pauses étant d'ailleurs un temps de réflexion car il «*réfléchissait avant de parler*» (page 32).

Il tente d'abord d'apaiser le conflit causé par la jalousie, Mersault restant toutefois «*buté*» (page 31), montrant l'entêtement caractéristique d'un homme qui résiste aux changements.

Une fois libéré de la jalousie, il se trouve capable d'apprécier certains aspects de la personnalité de Zagreus : «*La passion contenue, la vie ardente qui animait ce tronc ridicule suffisait à retenir Mersault et à faire naître en lui quelque chose qu'avec un peu plus d'abandon il aurait pu prendre pour de l'amitié*» (page 32). S'il n'est pas encore assez ouvert pour aller jusque-là, la vivacité de Zagreus lui permet de s'ouvrir peu à peu à cet homme, et à l'avenir aussi. Au cours de la conversation, il s'imagine pour la première fois ce que pourrait être sa vie autrement, et, «*comme parfois, l'espoir le reprenait, plus fort aujourd'hui de se sentir aidé. Une confiance lui venait de pouvoir enfin faire confiance*» (page 36). Alors que, auparavant, il n'avait pas d'espoir, et n'envisageait pas d'avenir, il y revient du fait de la nouvelle attitude qu'il a prise en s'attachant à un autre.

L'espoir se montre aussi par sa réaction quand Zagreus mentionne la douleur certaine de ceux qui aiment ; en effet, il lui répond violemment : «*L'amour qu'on me porte ne m'oblige à rien*» (page 40). Pour lui, l'espoir et le souci de la liberté sont toujours liés. Alors que, auparavant, nous avons pu détecter son manque d'espoir dans son incapacité à s'ouvrir à Marthe, nous constatons le retour de cet espoir. Aussi, lui, qui ne réfléchissait plus sur sa vie, qui restait inconscient par choix, est amené, dans sa conversation avec Zagreus, à l'examiner consciencieusement. S'il montre à plusieurs reprises sa difficulté à trouver les mots : «*Je m'explique mal*» (page 36), «*Je ne sais pas dire*» (page 37), il arrive quand même à s'exprimer d'une façon plus ou moins cohérente, grâce aux questions suggestives de Zagreus. Alors qu'il affirme que la question que celui-ci vient de lui poser ne l'ennuie pas, il prend son temps pour répondre avant de lui demander pardon : «*Il y a longtemps que je n'ai plus parlé de certaines choses. Alors, je ne sais plus, ou pas bien*» (page 37).

Son examen de son état le mène à un avis sur la vie qui n'est pas éloigné de celui de son interlocuteur. Il constate la présence en lui de plusieurs qualités, la dualité qui existe en lui. Mis en confiance, il se confie : «*Quand je regarde ma vie et sa couleur secrète, j'ai en moi comme un tremblement de larmes. Comme ce ciel. Il est à la fois pluie et soleil, midi et minuit. Ah Zagreus ! Je pense à ces lèvres que j'ai baisées, à l'enfant pauvre que j'ai été, à la folie de vie et d'ambition qui m'emporte à certains moments. Je suis tout cela à la fois. Je suis sûr qu'il est des moments où vous ne me reconnaîtriez pas. Extrême dans le malheur, démesuré dans le bonheur, je ne sais pas dire. [...] Chaque fois que je songe à ce cheminement de douleur et de joie en moi, je sais bien, et avec quel emportement, que la partie que je joue est la plus sérieuse, la plus exaltante de toutes. [...] Aujourd'hui, [...] j'ai compris qu'agir et aimer et souffrir c'est vivre en effet, mais c'est vivre dans la mesure où l'on est transparent et accepte son destin, comme le reflet unique d'un arc-en-ciel de joies et de passions qui est le même pour tous.*» (pages 37-38)

L'espoir et la conscience retrouvés ici lui permettent d'imaginer, mais toujours seulement au conditionnel puisque les obstacles sont toujours en place, une vie où son manque de maîtrise de lui ne lui serait pas dommageable ; où il pourrait simplement exister en restant indifférent à tout ce qui peut lui arriver. Il imagine ce qui se passerait s'il quittait son travail, s'écriant : «Ah ! si j'étais libre !» (page 37), ajoutant peu après : «Je n'aurais qu'à me laisser aller. Tout ce qui m'arriverait par surcroît, eh bien, c'est comme la pluie sur un caillou. Ça le rafraîchit et c'est déjà très beau. Un autre jour, il sera brûlant de soleil. Il m'a toujours semblé que c'est exactement ça, le bonheur.» (page 37), Zagreus commentant : «Un corps a toujours l'idéal qu'il mérite. Cet idéal du caillou, si j'ose dire, il faut pour le soutenir un corps de demi-dieu.» (page 37).

Zagreus fit voir à Mersault des aspects de sa vie actuelle qu'il n'est pas encore capable de voir tant il est inconscient. Alors que le jeune homme peut constater qu'il est insatisfait de sa vie actuelle, qu'il prend conscience qu'il est «en état de révolte», et qu'il reconnaît : «Ça c'est mauvais» (page 38), il n'a pas encore assez examiné sa vie pour bien comprendre la vraie cause de son insatisfaction, hors du travail. C'est à Zagreus de la lui indiquer en poursuivant son observation de ses défauts. Il lui livre cette maxime : «Un homme se juge toujours à l'équilibre qu'il sait apporter entre les besoins de son corps et les exigences de son esprit. Vous, vous êtes en train de vous juger, et salement, Mersault. Vous vivez mal. En barbare.» (page 35). En effet, il connaît un malaise pour avoir négligé ses besoins intellectuels en faveur de ceux du corps, ce qui l'a réduit à la pauvreté.

Zagreus, se faisant décidément le mentor de Mersault, son guide et son libérateur, aide à son évolution en lui indiquant : «Il n'y a qu'une chose dont on puisse parler : la justification qu'on apporte à sa vie.» (page 35). Puis il lui assène : «Vous êtes pauvre, Mersault. Ça explique la moitié de votre dégoût. Et l'autre moitié, vous la devez à l'absurde consentement que vous apportez à la pauvreté.» (page 34). Ce ne sont donc pas seulement la pauvreté et les heures perdues au travail qui font tout son malheur, mais surtout son acceptation de ces contraintes et son abandon de tout espoir.

Zagreus fournit enfin à Mersault une conception de la vie qui met l'accent sur le bonheur et sur les conditions nécessaires pour l'atteindre. Selon lui, la première condition, c'est l'argent, ce qui vient contredire l'adage : «L'argent ne fait pas le bonheur». Il affirme : «Chez certains êtres d'élite il y a une sorte de snobisme spirituel à croire que l'argent n'est pas nécessaire au bonheur. C'est bête, c'est faux, et dans une certaine mesure, c'est lâche. [...] Pour un homme bien né, être heureux ça n'est pas compliqué. Il suffit de reprendre le destin de tous, non pas avec la volonté de renoncement, comme tant de faux grands hommes, mais avec la volonté du bonheur.» (page 39).

Mais il apporte cette précision : «Ne me faites pas dire que l'argent fait le bonheur. J'entends seulement que pour une certaine classe d'êtres le bonheur est possible (à condition d'avoir du temps) et qu'avoir de l'argent c'est se libérer de l'argent» (page 42). Or «Il faut du temps pour être heureux. Beaucoup de temps. Le bonheur lui aussi est une longue patience. Et dans presque tous les cas, nous usons notre vie à gagner de l'argent, quand il faudrait, par l'argent, gagner son temps. Ça, c'est le seul problème qui m'ait jamais intéressé. Il est précis. Il est net. [...] Avoir de l'argent, c'est avoir du temps. [...] Être ou devenir riche, c'est avoir du temps pour être heureux quand on est digne de l'être. [...] À vingt-cinq, Mersault, j'avais déjà compris que tout être ayant le sens, la volonté et l'exigence du bonheur avait le droit d'être riche. L'exigence du bonheur me paraissait ce qu'il y a de plus noble au cœur de l'homme. À mes yeux, tout se justifiait par elle. Un cœur pur y suffisait.» (pages 39-40). Or Zagreus reconnaît à Mersault ce «cœur pur» (page 40).

Il avait déjà tenté de vivre suivant cette conception purement matérialiste et hédoniste, avouant que, pour goûter au bonheur, il s'était hâtivement enrichi «sans reculer devant l'escroquerie» (page 40). Mais il a été victime de l'accident qui l'a privé de ses jambes. Or un corps fort est aussi une des conditions du bonheur. Lui indiquant : «Je n'ai pas voulu vivre d'une vie diminuée.» (pages 39-40), il confie à Mersault qu'il avait déjà préparé son suicide, mais n'avait pas eu la force de le commettre.

Après avoir affirmé la valeur qu'il attache à sa vie malgré son infirmité, mais avoir aussi reconnu que sa vie d'infirme peut difficilement être justifiée, Zagreus conseille à Mersault : «Avec votre corps, votre seul devoir est de vivre et d'être heureux.» (page 37) - «Ne prenez au tragique que le bonheur.» (page 43). Puisqu'il ne pouvait plus y accéder, c'est Mersault qui devait le vivre pour eux deux. Pour lui permettre d'échapper aux contraintes de la pauvreté, du travail, du temps dévorateur, de la vie

insignifiante, il l'incite à le tuer, contre une grosse somme d'argent, et en le disculpant à l'avance au moyen d'une lettre-testament. Il lui montre même son revolver et son coffre.

On peut considérer que ce lien infrangible entre l'argent, le temps et le bonheur est central dans le roman.

Ce jeune homme désargenté qu'est Mersault se demande pourquoi il ne pourrait pas faire tout ce qui lui permettrait de jouir pleinement des jours qui lui restent à vivre. Nous avons déjà vu qu'il ressent, lui aussi, l'exigence du bonheur. Il est le candidat parfait à ce bonheur, même s'il ne remplit point la condition qu'est la richesse. Il peut, comme l'a fait Zagreus avant lui, s'employer à obtenir de l'argent, non pas pour être riche, mais pour profiter de la liberté du temps qui vient avec cet argent. Il ne sera plus enfermé dans sa pauvreté. Le voilà donc incité à s'emparer de l'argent de Zagreus, tout en satisfaisant son désir de quitter la vie

Ainsi, dans le personnage de ce tentateur qu'est Zagreus, Mersault trouve la justification pour transformer sa vie. La relation entre eux, relation maître-disciple ou enseignant-étudiant, est essentielle dans son évolution. On peut toutefois se demander s'il était nécessaire qu'il commette un tel crime pour réaliser un complet retournement de vie ; on lit plus loin : «*Dans l'innocence de son cœur, Mersault acceptait ce ciel vert et cette terre imprégnée d'amour avec le même frisson de passion et de désir que quand il avait tué Zagreus dans l'innocence de son cœur.*» (page 113), cette innocence qui est libération des conventions et de l'autorité. Il est possible de voir, dans le meurtre conscient, volontaire, de Zagreus, une donnée, un jeton dans un jeu philosophique, un extrême ou absurde exemple de l'argument selon lequel tous les moyens sont justifiés pour obtenir le but suprême du bonheur.

Mais remplir les conditions du bonheur ne conduit pas directement au bonheur, mais seulement le rend réalisable.

Et Mersault ne pourrait se décider à agir s'il n'y était pas incité par une autre expérience.

-L'incitation à conquérir le bonheur donnée par le tableau de l'extrême misère de Cardona :

C'est dans le personnage de son voisin tonnelier que Mersault trouve sa motivation. En le regardant, il est frappé par les similitudes entre leurs vies. Comme Mersault, Cardona vit seul, ayant perdu sa mère avec laquelle il vivait auparavant. C'est même à Cardona précisément que Mersault a loué la chambre qui était autrefois la sienne. Mais le rapprochement entre les deux personnages va bien au-delà.

Comme le Mersault des premiers chapitres, Cardona combat sa solitude misérable en se pliant à une routine qui lui permet d'exister avec le strict minimum d'effort, et qui cache son angoisse. Après l'abandon de sa sœur, il a ressenti cruellement la perte de sa mère. On le voit, un soir où «*les cafés [c'est-à-dire la compagnie et l'alcool] n'avaient pas suffi*» (page 46), se perdre dans la nostalgie du passé, s'attacher à une photo de sa mère défunte et à un petit tonneau qu'il lui avait donné «*pour sa fête*» (page 47).

Mersault comprend le sens caché de ses plaintes ; il traduit son «*Je l'aimais*» par : «*Elle m'aimait*», son «*Elle est morte*» par : «*Je suis seul*» (page 47), et il en vient à penser à sa propre mère disparue : «*C'était sur lui, au vrai, que sa pitié se retournait*» (page 17), ce qui fait que «*le désespoir [...] pour la première fois depuis longtemps montait en lui comme une mer*» (page 48). Si, «*comme chaque fois qu'il se trouvait devant une manifestation brutale de la vie, Mersault était sans force et plein de respect devant cette douleur de bête*» (page 47), il reste que ce sentiment qu'il avait réussi à repousser avec ses défenses d'autrefois vient le toucher parce que, entre-temps, il s'était ouvert à l'espoir et à la conscience ; que, dorénavant, il réagit différemment : «*Devant le malheur et la solitude, son cœur aujourd'hui disait : "Non." Et dans la grande détresse qui l'emplissait, Mersault sentait bien que sa révolte était la seule chose vraie en lui et que le reste était misère et complaisance*» (page 48). Au lieu de se protéger de son angoisse avec de l'inconscience et une acceptation continue de sa propre pauvreté, c'est désormais sa révolte qui se manifeste.

La scène se termine sur l'image de Mersault immobile devant la fenêtre de Cardona, alors qu'il entend un bateau qui appelle «*longuement les hommes au départ et aux recommencements*» (page 48). Si

«*le lendemain, Mersault tuait Zgreus*» (page 48), c'est que cette scène l'avait décidé de passer à l'acte.

Ainsi le meurtre du premier chapitre se trouve expliqué par la justification qu'en avait donnée Zgreus et par l'indication que fournit la vie effroyablement misérable et malheureuse du tonnelier Cardona. On constate que le meurtrier qu'est Mersault est animé de sentiments ambigus : par son geste, à la fois, il libère un malheureux de son infirmité, il débarrasse la société d'un parasite, il venge sa jalousie sur l'ancien amant de la femme qu'il aime, il se libère de l'asservissement du travail, et, surtout, il trouve sa justification en espérant pouvoir vivre une autre vie, y trouver le genre de bonheur que se proposait de connaître sa victime.

Le crime accompli, l'argent pris, Mersault est désormais prêt à commencer sa quête du bonheur et sa réalisation d'une vie complète. C'est dans cet effort qu'il allait évoluer et appliquer la philosophie de Zgreus et de Camus. Cependant, son évolution avait commencé dès le moment où il avait abandonné pour la première fois ses défenses habituelles, et les effets de ce changement l'avaient mené à la conception jusque-là théorique qui justifiait son «crime», et qui allait former la base de ses recherches à venir.

-La persistance de la faiblesse :

Si les conditions du bonheur souhaité sont désormais remplies, si Mersault devrait être enfin capable de réaliser ce bonheur théorique défini par Zgreus, il allait découvrir la difficulté d'y parvenir. Même s'il a désormais une idée concrète de ce que devrait être sa vie optimale, et s'il a aussi la volonté de se déplacer pour pouvoir l'obtenir, il a encore plus de leçons à apprendre avant de réaliser pleinement son bonheur. S'il s'est libéré, sa tâche est désormais de «savoir être libre» (comme le dit Gide : «Savoir se libérer n'est rien ; l'ardu c'est savoir être libre» [«*L'immoraliste*»]), pour, à partir de ses efforts, de ses échecs comme de ses réussites, acquérir une vue du monde plus étendue.

Abandonnant pour la première fois sa vie d'autrefois, il peut commencer sa métamorphose, s'ouvrir à de nouvelles possibilités. Ainsi, aussitôt après le meurtre, il rompt avec Marthe, et, prétendant qu'*«une situation exceptionnelle lui était offerte en Europe centrale»* (page 49), s'y enfui pour un exil solitaire, allant d'abord à Prague, puis à Vienne et à Gênes. Mais ses habitudes d'autrefois se présentent une à une, et, hors du décor familial, leur absurdité et leur inutilité apparaissent.

N'ayant pas d'expérience de la liberté et de la richesse, même nanti de celle de Zgreus, il continue de vivre comme s'il était toujours ligoté par sa pauvreté, se pliant toujours à une volonté de stricte économie. À Prague, il prend une chambre qui est au prix le plus bas, et recherche «*un restaurant à bon marché*» (page 55).

Dans sa chambre, il se sent mal : «*Une affreuse douceur lui venait à la bouche devant tant d'abandon et de solitude. À se sentir si loin de tout et même de sa fièvre, à éprouver si clairement ce qu'il y a d'absurde et de misérable au fond des vies les mieux préparées, dans cette chambre, se levait devant lui le visage honteux et secret d'une sorte de liberté qui naît du douteux et de l'interlope. Autour de lui des heures flasques et molles et le temps tout entier clapotait comme de la vase.*» (page 53). Il «*sentit que la fêlure qu'il portait en lui craquait et l'ouvrait plus grand à l'angoisse et à la fièvre.*» (page 54) - «*À vivre ainsi en présence de lui-même, le temps prenait son extension la plus extrême et chacune des heures de la journée lui semblait contenir un monde.*» (page 57). Il ressent «*une nostalgie de villes pleines de soleil et de femmes, avec des soirs verts qui ferment les blessures.*» (page 61).

De plus, il est encore victime de son incapacité d'aller jusqu'au bout de ses actes, qui augmente son angoisse. À l'hôtel, devant le portier vieux et ennuyé, «*il voulut s'excuser, mais ne sut comment dire*» (page 53) ; il veut se laver les mains, «*mais ferma le robinet à peine ouvert*» (page 54) ; il essaie de faire sa toilette avant de sortir, «*mais son peigne avait disparu*» (page 54) ; percevant, venant du dehors, «*le gonflement sourd et mystérieux de la vie qui s'écoulait*» (page 55), il juge qu'il «*valait mieux sortir*» (page 55), mais, dans la rue, il se sent complètement étranger, étant d'ailleurs forcé, pour essayer de se faire comprendre, de parler l'allemand, langue étrangère qui, en Bohème, est étrangère par rapport au tchèque. Le séducteur algérois, «*devant chacune des femmes qui passaient, guettait le regard qui lui eût permis de se croire encore capable de jouer le jeu délicat et tendre de la vie*» ; mais, «*mal rasé, dépeigné, aux yeux une expression d'animal inquiet, son pantalon froissé*

comme son col de chemise, il avait perdu cette merveilleuse assurance que donne un complet bien coupé ou le volant d'une voiture» (page 55), et il ne peut trouver l'apaisement souhaité.

S'isolant par un mélange de contraintes et de choix, il erre d'abord dans des quartiers comme celui du Hradschin, «désert et silencieux à quelques pas des rues les plus animées de la ville» (page 59), s'enfonce «dans des rues plus noires et moins peuplées» (page 55). De retour à l'hôtel, toujours fidèle à ses habitudes, il fuma sa cigarette, «se coucha et s'endormit aussitôt» (page 53). Étant toujours exactement le même qu'auparavant, il répond à son angoisse avec les mêmes défenses. Il cherche à remplir son temps libre comme il le faisait les dimanches sur son balcon.

Il est donc plongé dans un monde de solitude et de silence forcés, et, «à vivre ainsi en présence de lui-même, le temps prenait son extension la plus extrême» (page 57). Aussi connaît-il, le premier soir, une «crise» (page 57), après laquelle il «se fit un emploi du temps systématique qui devait occuper chacune de ses journées pendant une semaine» (page 57). Cependant, ce plan ne pouvait qu'être voué à l'échec car sa conduite demeure inchangée : en faisant sa toilette, il découvre qu'il «avait oublié de s'acheter un peigne [l'objet devenant le symbole d'un ordre à trouver] et descendit, comme la veille, dépeigné» (page 59) ; chaque jour, il «se levait tard, visitait cloîtres et églises, cherchait refuge dans leur odeur de cave et d'encens» (page 59), dînait au même restaurant, à «sa place» (page 59), cédant donc à la tentation de s'en tenir à tout ce qui lui était devenu familier.

Entre sa nouvelle routine et ses intentions inaccomplies, il perd peu à peu toute initiative : «Chaque jour, Mersault songeait à partir et chaque jour, enfoncé un peu plus dans l'abandon, sa volonté de bonheur le guidait un peu moins [...] Il avait cependant le sentiment confus d'un manque et c'était cela qu'il attendait obscurément.» (page 60). Lui, qui avait commis son crime pour pouvoir exercer sa volonté, perdu dans ses anciennes habitudes, se perd aussi.

Il lui faut un rappel de la fatalité de la mort pour qu'il soit poussé à poursuivre son chemin. En effet, allant au restaurant, il découvre, dans la rue, un mort (page 61) qui lui rappelle le cadavre de Zagreus, et c'est cette image qui le conduit à s'enfuir du restaurant pour retourner à son hôtel, où «des images de sa vie lui gonflaient les yeux» (page 61). Lui reviennent sa conscience de la mort inévitable et de sa révolte devant une vie incomplète. Cela le fait sortir de la routine qu'il avait reprise à Prague. Il renonce à ce séjour qu'on peut considérer d'une symbolique noirceur : c'est comme une initiatique descente aux Enfers.

Dans le train qui l'emmène loin de la ville maléfique, il comprend la puissance de l'habitude en regardant ses mains, qu'il «sentait distinctes, comme capables d'actions où sa volonté n'eût point de part» (page 64) ; il comprend que les habitudes prospèrent dans l'inconscience, et que le corps agit machinalement, comme ses mains qui, autonomes, font les actes par lesquels il tente de s'affranchir de tout inconfort : «L'une d'elles vint s'appuyer à son front et faire obstacle à la fièvre qui battait à ses tempes. L'autre glissa le long de son veston et vint prendre dans sa poche une cigarette» (page 64).

Il visite ensuite Vienne où il goûte de nouveau à la beauté des femmes, et a même une aventure d'une nuit avec une «petite prostituée aux taches de rousseur» (pages 66-67).

Le passage à Vienne est comme une transition avant l'arrivée en Italie car, dès le train, il goûte le «bruit», le «jacassement» et «tout ce qui riait et chantait autour de lui» (page 68), avant d'être, dans «Gênes assourdissante qui crevait de santé devant son golfe et son ciel, où luttaient jusqu'au soir le désir et la paresse», bouleversé par un «excès de vie», soumis aux «dieux» qui «le jetèrent dans la mer, dans un petit coin du port, où il goûta le goudron et le sel mélangés et perdit ses limites à force de nager.» (page 68).

Cependant, il ne reste en Italie que deux jours avant de partir pour Alger.

-La décision de s'employer à accéder au bonheur :

Sur le bateau entre l'Italie et Alger, Mersault «accorda son cœur aux lents battements du ciel et revint à lui-même» (page 69). Puis, se trouvant seul avec ses pensées, il profite d'une période de lucidité suffisante pour réfléchir sur son expérience et sur son désir de satisfaire aux impératifs du bonheur, pour pouvoir en tirer des conclusions sur ses préférences personnelles aussi bien que sur ses aversions, pour reconnaître le danger de l'inconscience, cette vieille habitude. «Il éprouvait qu'après ce grand tumulte et cet orage, ce qu'il avait d'obscur et de mauvais en lui se déposait pour laisser, transparente désormais, l'eau claire d'une âme revenue à la bonté et à la décision. Il voyait clair.» (page 69). «Il comprenait qu'il ne fallait pas s'endormir mais veiller, veiller contre les amis, contre le confort de l'âme et du corps» (page 69). Il se dit : «Lécher sa vie comme un sucre d'orge, la former, l'aiguiser, l'aimer enfin. Là était sa passion. Cette présence de lui-même à lui-même, son effort désormais était de la maintenir devant tous les visages de sa vie, même au prix d'une solitude qu'il savait maintenant si difficile à supporter. Il ne trahirait pas.» (page 70). Il se rendit compte que la responsabilité de sa réussite ou de son échec n'appartenait qu'à lui seul. Il parvint à formuler avec précision ses idées, et à tracer le chemin qu'il devait suivre pour «construire son bonheur et sa justification» (page 69), le verbe «construire» impliquant un effort conscient et concentré pour déterminer le cours de sa vie afin d'atteindre son idéal. «Il savait maintenant que c'était à sa volonté de bonheur de prendre le pas. Mais pour cela il comprenait que c'était au temps qu'il fallait s'accorder, qu'avoir son temps était à la fois la plus magnifique et la plus dangereuse des expériences.» (page 70).

Il détermina qu'il lui faudrait, après avoir fini son voyage, persister dans cette conscience, même si ce serait plus difficile. Il ne pouvait pas se permettre d'abandonner sa quête comme il l'avait presque fait en reprenant, à Prague, ses anciennes habitudes inconscientes. Il se rendit compte de la valeur de l'authenticité, de l'honnêteté, de la sincérité : «Il reconnut en lui cette faculté d'oubli qui n'appartient qu'à l'enfant, au génie et à l'innocent. Innocent, bouleversé par la joie, il comprit enfin qu'il était fait pour le bonheur.» (page 71) ; la présence des concepts de l'innocence et du bonheur dans la même phrase souligne une proche relation entre eux, comme si la conscience de son innocence qu'avait Mersault devait entraîner directement la réalisation de l'objectif essentiel de sa vie : le bonheur.

Ainsi, nous pouvons conclure que les circonstances favorables ne suffisent pas pour permettre l'atteinte du bonheur, qu'il est nécessaire aussi de faire un effort pour arriver au but.

-La réalisation du bonheur en Algérie :

À Alger, Mersault s'établit chez trois amies qui habitent une maison qui «s'accroche au sommet d'une colline d'où on voit la baie» (page 73), appelée de ce fait la «Maison devant le Monde», tous quatre «prenant conscience du bonheur qui naît de leur abandon au monde» pages 86-87), mais considérant que ce «n'est pas une maison où l'on s'amuse mais une maison où l'on est heureux» (page 75). Il voit dans ce séjour sans soucis une étape préparatoire avant de prendre son vrai chemin : «Comme d'autres ont besoin de solitude avant de prendre leurs grandes décisions et de jouer la partie essentielle d'une vie, lui, empoisonné de solitude et d'étrangeté, avait besoin de se retirer dans l'amitié et la confiance et de goûter une sécurité apparente avant de commencer son jeu.» (page 68). Lui, Catherine, Rose et Claire mènent une vie tranquille et quelque peu vide : ils sommeillent au soleil, se disputent gentiment pour savoir qui va faire à manger, s'opposent sur des questions de cuisine, etc.. Le chapitre est rempli de rires et de sourires, des signes du vrai bonheur qu'ils connaissent parce qu'ils «consentaient à cette sorte de jeu qu'ils liaient entre eux» (page 75). «On rit, plaisante, fait des projets. Tout le monde sourit aux apparences et feint de s'y soumettre.» (page 75). Leur unité est si forte que Mersault semble disparaître dans les pronoms sujets pluriels, n'a pas une indépendance complète dans ce groupe.

Toutefois, comme Rose prévoit de se marier avec un jeune homme timide nommé Noël, Mersault indique que, pour lui, l'amour est un mauvais idéal, parce qu'il ne permet pas d'atteindre le bonheur. À l'égard de celles que, dans le quartier, on appelle «les étudiantes», il manifeste sa constante condescendance de mâle, puisqu'il ose cette généralisation hasardeuse : «Les femmes préfèrent naturellement leurs idées à leurs sensations» (page 74), tandis qu'il leur dit, un jour, être «de bonne humeur parce que les femmes étaient belles dans les rues. La saison chaude commence à peine,

mais déjà les robes fraîches où tremblent des corps durs ont fait leur apparition. Patrice en a, selon lui, la bouche sèche, les tempes battantes et les reins chauds. Devant cette précision dans les termes [cette goujaterie !], elles gardent le silence.» (page 79).

Or il rencontre Lucienne Raynal, et est très sensible à sa beauté et à son allure. Marchant à côté d'elle, «*il éprouva le mystérieux accord qui accordait ses pas à ceux de Lucienne. Ils marchaient bien ensemble et sans effort de sa part pour s'adapter [...] accordant leurs gestes et leurs pas sans rien échanger que la présence de leurs corps*» (page 83). De plus, pensant «*qu'elle est probablement inintelligente*», il «*s'en réjouit*» (page 83).

Franchissant une autre étape dans le cheminement qu'il suit pour construire sa vie à lui, il quitte «*la Maison devant le Monde*», expliquant : «*Je risquerais d'y être aimé, petite Catherine, et ça m'empêcherait d'être heureux*» (page 90). Ainsi, ce n'est pas le bonheur qui règne dans la maison qui représente un danger, mais ce qu'il comporte d'engagement possible. Comme il l'a appris jadis, l'amour est l'ennemi de la liberté. En plus, ce bonheur est bien trop facile, et n'exige aucun effort.

Commençant par mettre «*en scène le décor extérieur [y en a-t-il un qui soit intérieur?] de sa vie*» (page 89), il acquiert un «*portefeuille important de produits pharmaceutiques allemands*» (page 89), et engage un employé pour mener à bien cette affaire qui lui permettra d'assurer le maintien de son niveau de vie. Puis, tout à fait comme un bourgeois enrichi qui envisage de prendre sa retraite en un lieu tranquille, il achète «*une petite maison entre la mer et la montagne, au Chenoua, à quelques kilomètres des ruines de Tipasa*» (page 90).

Fait aussi partie de ce décor qu'il construit autour de lui cette femme commode qu'est Lucienne, à laquelle il propose «*de vivre avec lui mais de résider à Alger sans travailler et de le rejoindre quand il aurait besoin d'elle. Il le dit avec assez de conviction pour que Lucienne n'y vit rien d'humiliant et aussi bien il n'y avait rien d'humiliant. Lucienne percevait souvent par le corps ce que son esprit ne pouvait comprendre. Elle accepta. Mersault ajouta : "Si vous y tenez, je puis vous promettre de vous épouser. Mais ça ne me paraît pas utile. - Ce sera comme vous voudrez", dit Lucienne. Une semaine après, il l'épousait et se préparait à partir.*» (page 89).

Ainsi, il est prêt à commencer à vivre sa vie idéale dans sa maison idéale dans la solitude souhaitée en compagnie d'une femme sans s'imposer l'obligation de l'amour. Il organise cette nouvelle vie avec la volonté d'accéder pas à pas, par un effort concentré, à un bonheur fait de liberté et de contemplation.

Il fait effectuer des travaux qui le distraient car il «*oubliait pourquoi il était venu ici et se dispersait dans la fatigue de son corps*» (page 92). La présence de lui-même à lui-même qu'il avait désignée comme une des plus importantes conditions de son bonheur se perd dans cet effort. Pendant ce temps, il avait séjourné au village.

Or, les travaux terminés, il «*revint un peu à lui*» (page 93), ressentant alors de l'angoisse, la peur qui vient chez lui avec tout risque : «*Jusqu'ici il avait vécu en disponibilité, rencontrant les ouvriers qui laidaient ou bavardant avec le patron du café. Mais ce soir, il prit conscience qu'il n'avait personne à rencontrer, ni demain ni jamais et qu'il était en face de la solitude tant souhaitée. Dès l'instant où il ne devait voir personne, le lendemain lui parut terriblement proche. Il se persuada cependant que c'était ce qu'il avait voulu : lui devant lui et pendant un long temps, jusqu'à la consommation.*» (page 93) - «*Le délassement qu'il avait espéré trouver là l'effrayait maintenant. Et cette solitude qu'il avait recherchée avec tant de lucidité lui paraissait plus inquiétante maintenant qu'il en connaissait le décor*» (page 92).

Cependant, se rappelant les buts qu'il s'était fixés, essayant d'accorder ses actions avec ses désirs, il tente de réagir. Ce soir-là, il «*résolut de rester à fumer et à réfléchir tard dans la nuit*» (page 93). Le lendemain soir, il «*décida de lire longtemps au lit*» ; mais, «*sur les premières pages ses yeux se fermèrent*» et «*vers dix heures il eut sommeil et se coucha*» (page 94). Il n'arrive donc pas à faire ce qu'il avait prévu. De plus, alors que sur le bateau il avait conclu qu'il lui fallait s'accorder au temps, il n'y arrive point, car, chaque jour, il «*se réveillait tard*» (page 94). Comme à Prague, la distance entre son intention et son action est pour lui source d'angoisse et de honte.

Et, encore comme à Prague, il réagit, non pas en accordant ses gestes aux intentions, mais en évitant la situation difficile. Il retombe donc dans les mêmes pièges qu'avant. Rompant sa solitude, et, avec elle, sa lucidité pénible, il fait venir Lucienne ; contrairement à son habitude, il «s'occupait d'elle, s'empressait» (page 94), étant envahi par la joie de «retrouver un être familier et la vie facile que sa présence impliquait» (page 94). Sa considération pour sa femme n'est pas la marque d'un mari attentif, mais encore une autre tentative de s'occuper de quelque chose hors de lui-même qui lui permette de passer le temps dans l'inconscience de soi. Et la joie qu'il ressent n'est pas un signe de succès parce qu'elle n'est pas son bonheur à lui, lucide et individuel ; elle indique seulement son retour au bonheur de la «*Maison devant le Monde*» qui dépend de la présence des autres, et n'exige aucun effort pour y parvenir. Mais il n'a pas abandonné sa quête. Lorsque Lucienne lui dit qu'il n'est pas heureux, il lui rétorque : «*Je vais l'être [...] Il faut que je le sois*» (page 95). Il réaffirme son exigence du bonheur même s'il se perd en chemin.

Cependant, Lucienne, vite, l'ennuie, d'autant plus qu'elle lui reproche de ne pas l'aimer. Comme elle s'en va, lui, qui est «incapable de s'accorder à lui-même» (page 96), le lendemain revient à Alger. Il passe par «la *Maison devant le Monde*». Puis il veut «retrouver son quartier» (page 96), constate que Cardona n'habite plus sa maison : «Il s'enquit du tonnelier et personne ne put le renseigner» (page 96), la disparition de ce symbole de sa misère dans son ancienne vie représentant l'impossibilité désormais pour lui de finir ainsi. Il se rend ensuite au restaurant de Céleste, où, pour celui-ci et pour un habitué, René, il n'a pas changé, tandis que, pour lui, «dans la mesure même où Céleste, René et les autres l'avaient beaucoup connu, il leur devenait aussi étranger et aussi fermé qu'une planète inhabitée» (page 96). En se comparant avec l'image que ces hommes avaient gardé de son être du passé, il se rend compte précisément combien il a changé. Il ne lui reste à voir qu'une personne de son passé : Marthe ; alors que, sur le bateau, reconstruisant sa relation avec elle, il avait conclu que ce qui expliquait son attachement était «la vanité plus que l'amour» (page 69), en lui parlant il prend conscience de ce qu'il lui devait : elle «avait été naturelle» (page 97) avec lui, «elle l'avait accepté tel qu'il était et l'avait enlevé à beaucoup de solitude. Il avait été injuste. Dans le même temps où son imagination et sa vanité lui avaient accordé trop de prix, son orgueil ne lui en avait pas donné assez. Il éprouvait par quel paradoxe cruel nous nous trompons toujours deux fois sur les êtres que nous aimons, à leur bénéfice d'abord et à leur désavantage ensuite.» (page 97). En examinant les actions et les motivations de Marthe, il est enfin capable d'y voir clair. Cette scène se termine sur un «baiser soudain et désintéressé» qui avait «toute la pureté de celui de la petite prostituée aux taches de rousseur de Vienne.» (page 98). Il se retrouve même chez Lucienne, à laquelle il dit : «*Tu fais la joie de mes yeux et tu ne sais pas ce que cette joie peut avoir de place dans mon cœur.*» (page 96).

Cette défaillance qu'est le retour à Alger, qui révèle qu'il n'est pas encore complètement libéré de son passé, est cependant une étape nécessaire pour qu'il parvienne à la vie idéale. Une dernière fois, il réfléchit aux conditions de son bonheur. Regardant un avion partir, il reconnaît l'attrait des recommencements, mais se rend compte que, au lieu de recommencer à maintes reprises, il fallait, à un moment ou à un autre, rester dans la vie réelle, et agir pour parvenir au bonheur. «*Le bonheur impliquait un choix et à l'intérieur de ce choix, une volonté concertée, et lucide*» (pages 98-99).

Pendant le trajet en auto vers le Chenoua, il continue sa réflexion, et perçoit la valeur de ses échecs : «À simuler quelques recommencements, à prendre conscience de sa vie passée, il avait défini en lui ce qu'il voulait et ce qu'il ne voulait pas être. Ces jours de dispersion qui lui avaient fait honte, il les jugeait dangereux mais nécessaires. Il aurait pu y sombrer et manquer ainsi sa seule justification. Mais aussi bien, il fallait s'adapter à tout [...] Il se pénétrait de cette vérité à la fois humiliante et inappréhensible que le bonheur singulier qu'il recherchait trouvait ses conditions dans des lever matinaux, des bains réguliers et une hygiène consciente. Il allait très vite, décidé à profiter de sa lancée pour s'installer dans une vie qui par la suite ne lui demanderait plus d'efforts, pour accorder sa respiration au rythme profond du temps et de la vie.» (page 99). Il se rend compte qu'il court toujours le danger de tomber dans les pièges de la rumination, de la diversion, de l'inconscience et de l'inauthenticité. Cependant, il conclut que c'est sa réaction finale qui importera, et que l'acceptation de son passé et de ses échecs lui permettrait de progresser. Profitant d'une vue complète et honnête de son passé aussi bien que de ses désirs, il arrive enfin à formuler ce que sera sa vie.

«Le lendemain matin il se leva tôt et descendit vers la mer [...] sentit son corps alerte et prêt à tout accueillir», savoura «un goût d'abandon et de lassitude heureuse» (page 99). «Dans les matins qui suivirent, il descendit un peu avant le lever du soleil» (page 99), arrivant enfin à faire, jour après jour, ce qu'il avait prévu, à maintenir cette discipline.

Si, «à simuler quelques recommencements, à prendre conscience de sa vie passée, il avait défini en lui ce qu'il voulait et ce qu'il ne voulait pas être», il n'arrive cependant pas encore à parfaire son accord au temps : «Ses journées lui paraissaient encore longues. Il n'avait pas encore détaché son temps d'une carcasse d'habitudes qui lui servaient de points de repère» (page 100). «Pas plus que le bonheur surhumain, il n'entrevoyait d'éternité hors de la courbe des journées. Le bonheur était humain et l'éternité quotidienne. Le tout était de savoir s'humilier, d'ordonner son cœur au rythme des journées au lieu de plier le leur à la courbe de notre espoir.» (page 100).

Alors, comme un enfant qui apprend à marcher, il «apprit à se promener» (page 100), allant «jusqu'aux ruines» [les ruines romaines de Tipasa] ; «il regardait le ciel passer du blanc au bleu pur, pour s'aérer bientôt jusqu'au vert» (page 100). C'est ainsi qu'il en vient à s'accorder au passage naturel du temps au lieu de se conformer au temps humain. Cet accord l'apaise, et lui permet de vivre heureux, de façon naturelle. «Il rejoignait ainsi une vie à l'état pur. [...] À ce point où l'esprit nie l'esprit il touchait sa vérité et avec elle sa gloire et son amour extrême.» (page 102).

Ses tentatives préalables avaient échoué parce qu'il ne considérait que ses désirs personnels du moment. Pour lors, il admet que, comme il ne peut pas changer le passage naturel du temps, la vraie réussite se trouve dans l'acceptation de son impuissance face au temps auquel il lui faut s'accorder pour s'accorder avec lui-même.

Il s'applique aussi à un accord avec les gens du Chenoua : il se lie à Pérez, un pêcheur manchot, et à Bernard, le médecin du village, qui, toutefois, allait lui faire savoir son mépris pour un homme «poussé par l'intérêt ou le goût de l'argent» (page 111), qui se donne «un destin sur mesure» (page 110). Toutefois, avec l'aide de Bernard, il fait la connaissance de tous les autres gens du village ; à leur demande, il entre dans le comité des fêtes ; mais il ne cède pas quand ils lui demandent de s'opposer à leur maire dans l'élection à venir. Ainsi, il fait partie de la communauté, mais évite tout conflit. De ce fait, il se trouve en accord avec lui-même, avec le monde des gens, avec la nature, avec le temps qui passe. Et, dans cet accord, il trouve enfin une vie heureuse.

Il reçoit la visite de ses amies, et a, avec Catherine, une conversation au cours de laquelle elle lui pose cette question : «Est-ce que tu aimes ta femme?», à laquelle il répond en souriant : «Ça n'est pas indispensable» (page 106), avant, se faisant à son tour un mentor, de lui conseiller : «Ne renonce jamais, Catherine. Tu as tant de choses en toi et la plus noble de toutes, le sens du bonheur. N'attends pas seulement la vie d'un homme. C'est pour cela que tant de femmes se trompent. Mais attends-la de toi-même.» (page 91) ; de lui déclarer : «L'erreur [...] c'est de croire qu'il faut choisir, qu'il faut faire ce qu'on veut, qu'il y a des conditions du bonheur. Ce qui compte seulement, tu vois, c'est la volonté du bonheur, une sorte d'énorme conscience toujours présente. [...] Ce qui importe c'est une certaine qualité du bonheur. Je ne puis goûter le bonheur que dans la confrontation tenace et violente qu'il soutient avec son contraire. [...] Si je suis heureux c'est grâce à ma mauvaise conscience... [...] Oui, je suis humainement heureux.» (pages 106-107).

Puis ils font l'ascension de la montagne, au cours de laquelle : «Patrice se renversa sur la terre et la poitrine contre les pierres respira un arôme brûlant. Il recevait dans son ventre les coups sourds de la montagne qui semblait en travail.» (page 107).

Mais, «au milieu de la descente, il eut une syncope» (page 108). Ce symptôme de la pleurésie, conséquence de la grippe et de la fièvre dont on a montré les manifestations, lui inspire la crainte de ne pas pouvoir étendre sa conscience jusqu'à la fin comme il l'avait voulu. Il doit s'aliter un mois, «indifférent à tout et à lui-même», pensant «qu'il avait atteint enfin ce qu'il cherchait et que cette paix qui l'emplissait était née du patient abandon de lui-même qu'il avait poursuivi et atteint avec l'aide de ce monde chaleureux qui le niait sans colère» (page 115).

Cependant, «à la pensée qu'il pouvait peut-être mourir dans cette sorte d'inconscience et sans pouvoir regarder devant lui» (page 118), il vit revenir l'angoisse qu'il avait repoussée dans sa vie sur

mesure. La mort menaçait de mettre fin à cette forme consciente de la vie qu'il lui avait été si difficile à atteindre. «Ce qu'il voulait encore inconsciemment, c'était la rencontre de sa vie pleine de sang et de santé avec la mort. Et non la mise en présence de la mort et de ce qui était déjà presque la mort.» (page 118).

-La dernière étape :

Le titre du roman n'étant point "La vie heureuse" mais "La mort heureuse", Mersault doit encore recevoir une leçon : comment mourir heureux. Il avait déjà, bien avant, compris logiquement le rôle de la mort dans une vie heureuse. Avec les habitantes de la «Maison devant le Monde», pendant une réflexion nocturne partagée et silencieuse, «leur cœur de douleur et de joie sait entendre cette double leçon qui mène vers la mort heureuse» (page 86) ; tous les quatre avaient compris, du moins dans l'esprit de Mersault, que l'acceptation de toute la nature, double de la vie, est essentielle au bonheur, et que cette dualité doit s'étendre jusqu'à la mort elle-même. Plus tard, ayant réussi à retrouver son bonheur, il dit à Catherine qu'«on ne vit pas plus ou moins longtemps heureux. On l'est. Un point, c'est tout. Et la mort n'empêche rien - c'est un accident du bonheur en ce cas» (page 108). Théoriquement, la durée du bonheur lui importe peu ; l'important, c'est de l'avoir atteint, car, si l'on y réussit, même la mort ne peut l'ôter, et elle est elle-même une partie du bonheur, son acceptation est essentielle.

Mais, se trouvant soudain face à la mort réelle, Mersault doit durement lutter dans sa tentative d'atteindre cette acceptation. Il «sentit alors combien le bonheur est près des larmes, tout entier dans cette silencieuse exaltation où se tissent l'espoir et le désespoir mêlés d'une vie d'homme. Conscient et pourtant étranger, dévoré de passion et désintéressé, Mersault comprenait que sa vie même et son destin s'achevaient là et que tout son effort serait désormais de d'arranger de ce bonheur et de faire face à sa terrible vérité.» (page 116).

À part la peur que lui inspirent sa maladie et la mort qui en résulte, il ressent aussi la peur plus universelle du sens entier de la mort, qui est la fin ultime de la vie. Dans les affres de sa maladie, il se rend compte qu'il «ne voulait pas quitter son goût et sa jalousie de vivre» (page 119), et qu'il ne voulait pas non plus «que cette image pût durer sans lui» (page 119). L'idée de la mort le désole à cause de son attachement à la vie ; il ne veut pas que ce lien soit cassé, ni dans le sens de sa suppression, ni dans le sens d'une continuation du monde sans lui. Mais, même dans cet état, il croit possible une acceptation éventuelle. Il ressent une étonnante équanimité et même de la joie : «Avant de s'endormir, il eut le temps de voir la nuit blanchir un peu derrière les rideaux et d'entendre, avec l'aube et le réveil du monde, comme un immense appel de tendresse et d'espoir qui fondait sans doute sa terreur de la mort, mais qui dans le même temps l'assurait qu'il trouverait une raison de mourir dans ce qui avait été toute sa raison de vivre.» (page 119).

Il découvre la source de sa peur dans l'idée de la continuation du monde et du passage naturel du temps. Or il voit, dans cette même continuation, la certitude de son espoir de trouver un moyen de mourir heureux. Il arrive enfin à dominer sa peur de deux façons : d'une part, il prend en charge sa propre mort avec l'aide de Bernard, qui lui donne des ampoules d'adrénaline pour combattre ses syncopes ; d'autre part, étant assuré qu'il pourra mourir en pleine lucidité, il est enfin capable de mourir comme il avait voulu. Il se rend compte de la vérité de sa vie, ce qui le rend plus ouvert à l'idée de la mort. Envisageant toutes ses autres vies possibles, il accepte celle qu'il a vécue : «De tous les hommes qu'il avait portés en lui comme chacun au commencement de cette vie [...] il savait maintenant lequel il avait été : et ce choix que dans l'homme crée le destin il l'avait fait dans la conscience et le courage. Là était tout son bonheur de vivre et de mourir.» (pages 121-122). Il se rend compte que sa façon de mourir heureux sera de maintenir fidèlement ce choix jusqu'au bout.

«Celui qui avait donné la mort allait mourir. Et comme alors pour Zagreus, le regard lucide qu'il tenait sur sa vie était celui d'un homme. Jusqu'ici il avait vécu. Maintenant on pourrait parler de sa vie. De ce grand élan ravageur qui l'avait emporté en avant, de la poésie fugitive et créatrice de la vie, rien ne restait plus maintenant que la vérité sans rides qui est le contraire de la poésie. De tous les hommes qu'il avait portés en lui comme chacun au commencement de cette vie, de ces êtres divers qui mêlaient leurs racines sans se confondre, il savait maintenant lequel il avait été : et ce choix que dans l'homme crée le destin il l'avait fait dans la conscience et le courage. Là était tout son bonheur de

vivre et de mourir. Cette mort qu'il avait regardée avec l'affolement d'une bête, il comprenait qu'en avoir peur signifiait avoir peur de la vie. La peur de mourir justifiait un attachement sans bornes à ce qui est vivant dans l'homme. Et tous ceux qui n'avaient pas fait les gestes décisifs pour éléver leur vie, tous ceux qui craignaient et exaltaient l'impuissance, tous ceux-là avaient peur de la mort, à cause de la sanction qu'elle apportait à une vie où ils n'avaient pas été mêlés. Ils n'avaient pas assez vécu, n'ayant jamais vécu. Et la mort était comme un geste privant à jamais d'eau le voyageur ayant cherché vainement à calmer sa soif. Mais pour les autres, elle était le geste fatal et tendre qui efface et qui nie, souriant à la reconnaissance comme à la révolte.» (pages 121-122).

Il croit que la peur de la mort est bien raisonnable pour beaucoup de gens, pour «*tous ceux qui n'avaient pas fait les gestes décisifs pour éléver leur vie [...] à cause de la sanction qu'elle apportait à une vie où ils n'avaient pas été mêlés. Ils n'avaient pas assez vécu, n'ayant jamais vécu.*» (page 122). Le fait d'avoir, pour sa part, vécu pleinement et consciemment lui permet d'éviter la réponse qu'il considère rationnelle chez les autres.

À la pensée de Lucienne, il éprouve encore de la jalousie, se dit que, «*après lui, le premier qui prendrait sa taille la ferait mollir. Tout entière dans ses seins elle serait offerte comme elle lui avait été offerte, et le monde continuerait dans la tiédeur de ses lèvres entrouvertes.*» (page 122).

Ces aspects de sa vie et sa mort s'éclairent encore plus dans une comparaison entre sa mort et celle de Zagreus, alors qu'il se sent comme un frère de sang avec l'homme qu'il a tué : «*Il se prenait d'un amour violent et fraternel pour cet homme dont il s'était senti si loin et il comprenait qu'à le tuer, il avait consommé avec lui des noces qui les liaient à tout jamais.*» (page 123). Il reconnaît d'abord qu'ils avaient, tous deux, jusqu'à la fin, gardé les yeux ouverts face à la mort, maintenu la conscience jusqu'à la fin. Mais, dans les deux cas, sortent des larmes qui, toutefois, traduisent des sentiments bien différents : alors que Mersault les sent «*comme un goût mêlé de la vie et de la mort*» (page 123), les larmes de Zagreus avaient été «*la dernière faiblesse d'un homme qui n'avait pas eu de part à sa vie*» (page 123), le produit de la certitude que sa «*vie a été consommée sans [lui]*» (page 42) car, sans qu'on puisse lui reprocher l'accident qui l'avait privé de sa vie idéale, il faisait partie de ces gens pour lesquels la peur de la mort est la réponse attendue. Mersault est certain que «*cette faiblesse ne serait pas la sienne. Car il avait rempli son rôle, avait parfait l'unique devoir de l'homme qui est seulement d'être heureux. Pas longtemps sans doute. Mais le temps ne fait rien à la chose. Il ne peut être qu'un obstacle, ou alors il n'est plus rien. Il avait détruit l'obstacle, et ce frère intérieur qu'il avait engendré en lui, peu importait qu'il fût deux ou vingt années. Le bonheur était qu'il fût.*» (page 123).

Une dernière fois, Camus reprend un terme qu'avait introduit Zagreus au début de sa conversation philosophique avec Mersault, mais en enlevant un mot : «*vivre*». Peut-être Camus avait-il considéré ce dernier point déjà indiqué dans l'affirmation de Mersault d'avoir vécu. Il reste qu'il réaffirme la réussite de celui-ci dans ce but particulier, et ainsi l'obtention d'une paix intérieure qui lui permet d'accepter la mort.

Il parvient à la sensation physique et consciente de sa mort imminente : «*Dans une minute, une seconde*, pensa-t-il. *La montée s'arrêta. Et pierre parmi les pierres, il retourna dans la joie de son cœur à la vérité des mondes immobiles.*» (page 124). S'étant mis en accord avec le temps final de sa mort, il ressent, à ce moment, une joie authentique et profonde, et meurt les yeux ouverts sur la splendeur du monde, convaincu de sa fusion complète avec lui, sous la forme métaphorique d'une pierre, preuve finale de la réalisation de son «*idéal du caillou*» (page 36).

* * *

Perméable aux sensations, ayant le goût du détail dans l'observation des couleurs ou des odeurs, ayant le goût du silence et de la solitude, son bonheur étant atteint lorsqu'il se sent accordé au monde et délivré des autres, scrutant ses émotions, soumis à un amour brut de la vie, aux exigences d'une sensualité méditerranéenne qui mène au plaisir plus qu'au bonheur, indifférent aux questions morales, insatisfait de sa condition de petit employé, mais dénué d'ambition quoique disponible, animé d'une révolte à fleur de peau mais sans cesse contenue intérieurement qui le fait se sentir un inadapté, un étranger à la société, se montrant parfois lyrique et philosophique, Mersault est, en fait, lamentable, tant il est faible, pusillanime, hésitant, tout en se montrant vaniteux, excessivement

égoцentrique, incapable d'exprimer quelque sentiment de culpabilité, et, surtout, misogyne et refusant de s'engager avec les femmes, dont il retire du plaisir sans éprouver aucun attachement.

L'intérêt philosophique

Ce roman d'apprentissage qu'est "La mort heureuse", s'il suit l'évolution et la transformation du personnage qui reçoit un enseignement et en vient à en donner un lui aussi, entend aussi enseigner au lecteur des règles de vie.

En attestent les maximes qui parsèment le texte :

-Sur la question centrale du bonheur :

-«*Dans cet épanouissement de l'air et cette fertilité du ciel, il semblait que la seule tâche des hommes fût de vivre et d'être heureux*» (page 10).

-«*Connaître les limites de son corps, c'est ça la vraie psychologie. [...] Nous n'avons pas le temps d'être nous-mêmes. Nous n'avons que le temps d'être heureux.*» (page 37).

-«*Il faut du temps pour être heureux. Beaucoup de temps. Le bonheur lui aussi est une longue patience. Et dans presque tous les cas, nous usons notre vie à gagner de l'argent, quand il faudrait, par l'argent, gagner son temps.*» (page 39).

-«*Avoir de l'argent, c'est avoir du temps.*» (page 39).

-«*Être ou devenir riche, c'est avoir du temps pour être heureux quand on est digne de l'être.*» (page 40).

-«*Tout être ayant le sens, la volonté et l'exigence du bonheur a le droit d'être riche.*» (page 40).

-«*L'exigence du bonheur est ce qu'il y a de plus noble au cœur de l'homme. [...] Tout se justifie par elle. Un cœur pur y suffit.*» (page 40).

-«*Le bonheur est possible (à condition d'avoir du temps) et avoir de l'argent c'est se libérer de l'argent*» (page 42).

-«*Toute la bassesse et la cruauté de notre civilisation se mesure à cet axiome stupide que les peuples heureux n'ont pas d'histoire.*» (page 41).

-«*Le bonheur implique un choix et à l'intérieur de ce choix, une volonté concertée, et lucide [...] Non pas avec la volonté du renoncement, mais avec la volonté du bonheur.*» (pages 98-99).

-«*Il faut un minimum d'intelligence pour parfaire une vie dans le bonheur.*» (page 101).

-«*On ne vit pas plus ou moins longtemps heureux. On l'est. Un point, c'est tout. Et la mort n'empêche rien - c'est un accident du bonheur en ce cas.*» (page 108).

-«*L'unique devoir de l'homme qui est seulement d'être heureux*» (page 123).

-Sur l'argent, moyen d'accéder au bonheur :

-«*Le temps s'achète. Tout s'achète.*» (page 40).

-«*Nous usons notre vie à gagner de l'argent quand il faudrait, par l'argent, gagner son temps*» (page 40).

-«*L'argent est un des moyens les plus sûrs et les plus rapides pour conquérir sa dignité.*» (page 111).

-Sur les façons de vivre :

-«*Le souci de liberté et d'indépendance ne se conçoit que chez un être qui vit encore d'espoir.*» (page 25).

-«*L'amour et le désir s'expriment de la même façon.*» (page 25).

-«*Un homme se juge toujours à l'équilibre qu'il sait apporter entre les besoins de son corps et les exigences de son esprit.*» (page 35).

-«*On ne naît pas fort, faible ou volontaire. On devient fort, on devient lucide.*» (page 119).

-«*L'homme diminue la force de l'homme. Le monde la laisse intacte.*» (page 75).

-«*Il y a quelque chose de divin dans la beauté sans esprit*» (page 83).

- «*Chacun, plongeant dans la profondeur du ciel, retrouve à ce point extrême où tout coïncide, la pensée secrète et tendre qui fait toute la solitude de sa vie.*» (page 85).

- «*Nous nous trompons toujours deux fois sur les êtres que nous aimons, à leur bénéfice d'abord et à leur désavantage ensuite.*» (page 97).

- «*Le tout est de savoir s'humilier, d'ordonner son cœur au rythme des journées au lieu de plier le cœur à la courbe de notre espoir*» (page 100).

- «*Le destin d'un homme [...] est toujours passionnant s'il l'épouse avec passion. Et pour certains, un destin passionnant, c'est toujours un destin sur mesure.*» (page 110).

- «*Le contraire d'un idéaliste c'est trop souvent un homme sans amour.*» (page 110).

On constate donc que le livre, comme l'annonce son titre, affirme la justification de la recherche, par l'individu, de son bonheur, qui doit être le but principal de sa vie. La philosophie que Camus proposait alors, en traitant de questions dont il allait bientôt tirer des pages exceptionnelles, était donc un hédonisme assez vulgaire et même immoral, puisque l'aisance matérielle est présentée comme une condition du bonheur qui peut même être obtenu au prix d'un crime, question qui, d'ailleurs, avait déjà été celle de Raskolnikov dans "*Crime et châtiment*" de Dostoïevski, alors que, cependant ici, on ne peut considérer la maladie contractée par Mersault le jour même de l'assassinat de Zgreus, et qui aboutit à sa fin tragique, comme le châtiment d'une faute.

Si, dans ce roman, la morale est totalement absente, on peut toutefois se poser la question de l'innocence du meurtrier en portant son attention sur l'intentionnalité du meurtre, sur le fait qu'il est prémedité et délibéré, sur la façon dont cet acte fut conçu par Camus. Tout indique que, pour lui, Mersault est un meurtrier innocent, et que son crime est pleinement justifié puisqu'il est en révolte contre un destin injuste. La description de la scène du meurtre suggère innocence et pureté. Il faut admettre que la mort de Zgreus, qui, s'il affirme son attachement à la vie, regrette son incapacité d'atteindre un certain bonheur, est plutôt une forme de suicide, tandis qu'il voulut permettre à Mersault de vivre pleinement et de trouver son bonheur. Voilà ce qui pose la question : est-ce que certains gestes radicaux, voire le crime, sont justifiables pour peu qu'ils procurent un meilleur sort?

Le roman nous apprend que, pour pouvoir être heureux, il faut accepter la dualité de toute chose, voire embrasser les extrêmes de façons égales. On constate que, pour Camus, qui avait été très influencé par Nietzsche, toute réalité est faite d'aspects apparemment contradictoires mais également vrais et qui, ensemble, font la totalité du concept. Par exemple, la vie et la mort sont des concepts opposés mais qui, ensemble, font la totalité de l'expérience de la vie humaine. La maladie de Mersault intègre la mort à la vie, sans la séparer du bonheur. L'accord trouvé à la fin du roman caractérise ce bonheur particulier que vénéra Camus parce que c'est un accord absolu avec tous les aspects du monde et de la vie jusqu'à la mort.

Il faut remarquer que, dans cette vision d'un bonheur individuel et particulier, s'insère la nécessité de la lucidité et de l'authenticité. On constate que, pour qu'il arrive au but qu'il s'est fixé, il faut à l'individu le courage de s'examiner honnêtement, sans se tromper ou se duper (l'hypocrisie est la cause du malheur), de déterminer quelles actions aboutissent au bonheur et lesquelles ajoutent simplement à l'insatisfaction, de formuler des intentions conformes à ses désirs, et y donner suite fidèlement.

Le roman incite aussi à se demander ce que peut faire l'être humain pour donner un sens à une vie en apparence vaine, question préfigurant clairement les thèmes de l'ensemble de l'œuvre de Camus.

Il faut encore signaler l'athéisme du sceptique Camus qui accordait tant d'importance à la vie ici et maintenant, refusait l'immortalité et les dieux, et montrait un personnage qui, finalement, s'intègre à l'univers qui l'écrase : «*Et, pierre parmi les pierres, il retourna dans la joie de son cœur à la vérité des mondes immobiles.*» (page 124, fin du texte).

La destinée de l'œuvre

Après avoir travaillé à ce roman pendant environ deux ans, et bien qu'il était largement terminé, Camus, cédant aux critiques de Jean Grenier, se rendant peut-être compte de son manque d'unité, du fait aussi que Mersault reste trop enfermé dans la cellule de son imagination, sans lien concret avec la réalité, l'abandonna, déclarant que son principal défaut était d'être son premier livre, ne le publia pas, préférant se lancer dans d'autres écrits qui allaient devenir «*le triptyque de l'Absurde*» :

- un roman ("*L'étranger*") dont le premier projet se forma en lui alors qu'il travaillait encore à remanier "*La mort heureuse*", qui fut alors littéralement phagocyté !

- une pièce de théâtre ("*Le malentendu*") ;
- un essai philosophique ("*Le mythe de Sisyphe*").

Pour Roger Grenier ("*Albert Camus. Soleil et ombre*"), dans "*La mort heureuse*", «la notion d'absurde n'a pas encore vu le jour. Mersault veut vivre et être heureux.»

Plus tard, Camus s'opposa à la publication de "*La mort heureuse*".

Cependant, il avait gardé son manuscrit, utilisant d'ailleurs ultérieurement des éléments (personnages, thèmes ou passages à peine réécrits) pour construire d'autres livres suivants et, d'abord, le premier d'entre eux, "*L'étranger*", dont "*La mort heureuse*" n'est cependant pas une première version, l'intrigue, le personnage principal, le style étant très différents ; seulement, des personnages portent les mêmes noms, et certaines pages, comme celle où est décrit le dimanche de Mersault, sont passées d'un livre à l'autre.

Onze ans après sa mort, en 1971, avec la permission de sa veuve, le livre fut publié, les amis de Camus et son éditeur ayant trouvé un subterfuge : ils le firent paraître dans le premier numéro des "Cahiers Albert Camus", donc en marge de l'œuvre proprement dite, avec un avertissement de Jean Sarocchi qui avait également établi l'apparat critique. Cette publication était nécessaire dans la mesure où elle explique le passage du Camus de "*Noces*", Méditerranéen lyrique chantant l'éblouissement de ses rivages familiers, au Camus sec de "*L'étranger*", hanté par cette révélation de l'absurde dont allait naître le reste de son œuvre.

Mais, alors que ses autres œuvres ont été abondamment étudiées sur les plans littéraire, philosophique, historique, psychanalytique, social, politique et postcoloniale, "*La mort heureuse*" n'a pas bénéficié d'analyses soutenues, ce qui a laissé un grand trou de connaissances, qu'il faudrait remplir. Cette indifférence est vraisemblablement due à la sous-estimation de ce premier roman qui fut le fait de Camus lui-même, puis des critiques littéraires qui s'employèrent à souligner ses faiblesses, empêchant ainsi de voir ses qualités. Presque tous décrètent l'échec fondamental du roman, le commentant pour :

- Relever l'influence de Nietzsche, Roger Grenier ayant écrit, dans "*Albert Camus. Soleil et ombre*", que le meurtre de Zagreus est «celui d'un nietzschéen qui fabrique lui-même sa liberté et son bonheur».

- Noter des similitudes avec des œuvres dont Camus se serait inspiré, comme '*La condition humaine*' de Malraux, "*L'immoraliste*" de Gide ou "*Crime et châtiment*" de Dostoïevski, alors que, si l'influence de ces autres écrivains et penseurs est incontestable, une comparaison approfondie pourrait faire ressortir les particularités de la pensée de Camus, qui font que les images et les scènes similaires prennent un sens particulier dans son roman.

- Éclairer un thème ou brièvement le placer en contexte.

- Replacer le roman dans l'ensemble de l'œuvre de Camus, le situer surtout par rapport à "*L'étranger*" dont le personnage principal s'appelle Meursault, une lettre ayant été ajoutée au nom de Patrice.

- Juger sévèrement les qualités narratives, littéraires et psychologiques du roman, le considérer raté, et tenter d'expliquer la cause de cet échec, en estimant que, si Camus n'avait écrit que cette œuvre, il ne serait sans doute resté qu'un intéressant romancier de "l'école d'Alger". C'est ainsi que Roger Quilliot (dans "*La mer et les prisons*") trouva, lui aussi, que le roman souffre d'être «alourdi de souvenirs littéraires», mais surtout affirma un peu vite qu'il est «mal cousu», qu'il est «une sorte de fourre-tout thématique : bonheur, innocence, lucidité, jalouse sexuelle, échange des vies, accord avec la nature, accouplement de la terre et du soleil, confrontation de l'homme mortel et de l'univers

éternel, valeur pédagogique des voyages, indifférence naturelle ou acquise», ce qui est injuste car les éléments en effet disparates convergent assez bien pour communiquer une vision assez cohérente ; enfin, selon lui le roman est «insuffisamment débarrassé de ses préoccupations autobiographiques».

Sur cet aspect, il était d'accord avec bien d'autres commentateurs qui constatèrent que Patrice Mersault est très proche de Camus, et s'accordèrent alors pour voir, dans "*La mort heureuse*", un roman fortement autobiographique retracant l'itinéraire de jeunesse de Camus, rassemblant une multiplicité d'évènements et de personnages qui ont marqué sa vie :

- La mention de la bataille de la Marne où était mort son père.
- Le quartier populaire de Belcourt, où il avait ses racines profondes.
- Cardona, le voisin tonnelier sourd et à demi muet qui lui fut inspiré par son oncle.
- La fragilité de sa santé due à la tuberculose (transposée ici en une pleurésie) qui pouvait lui faire croire qu'il était voué à une mort précoce, lui faire traiter le sujet de la mort ; en effet, la présence de la maladie et la volonté de maîtrise de la mort en soi-même était le problème numéro 1 de Camus dont la poitrine se serrait sous deux forces : l'appétit de vivre, la possibilité de la mort. Lisant le roman, on croirait entendre un homme qui chante dans le noir pour se donner du courage, qui exalte l'ivresse de vivre et la glorification du corps parce qu'il est malade, et qu'il regarde en face la mort d'un double pour écarter l'obscur menacé de la sienne.
- La jalousie sexuelle du troisième chapitre s'inspire de ses difficiles relations conjugales avec Simone Hié, qui avaient d'ailleurs été rompus quelques mois avant le début de la rédaction de "*La mort heureuse*", et qui sont transposées dans les expériences de Mersault avec Marthe et Lucienne.
- La révolte contre la pauvreté aliénante, exprimée par la formule : «*Avoir de l'argent, c'est avoir du temps.*» (page 40), celle du petit employé algérois qu'était Camus, gratté-papier à la préfecture, puis dans une maison de courtage maritime, incertain sur sa carrière, qui avait besoin de ce temps tout de suite, qui ressentait la nécessité d'une libération immédiate. Il y a quelque chose de pathétique dans cette volonté de se tailler «*un destin sur mesure*» (page 110) par personnage interposé, car la réalité n'avait alors, pour lui, rien de triomphant.
- Le douloureux voyage en Europe centrale effectué en 1936, qui a laissé à Camus une impression kafkaïenne, et dont il allait donner d'autres échos dans "*Le malentendu*" et dans sa nouvelle "*La mort dans l'âme*" (du recueil "*L'envers et l'endroit*").
- Le thème de la lassitude qui vient d'une période de sa vie où, le soir, il se trouvait presque trop éprouvé pour écrire.
- Le séjour dans la «maison Fichu» qui dominait la baie d'Alger, où il s'installa, en novembre 1936, y menant une vie communautaire avec trois amies : Christiane Galindo, Jeanne Sicard et Marguerite Dobrenn, maison qui était devenue «*la Maison devant le Monde*», où les deux chats s'appellent, comme ceux de Camus lui-même, Cali et Gula (page 76).
- La retraite prise au Chenoua, non loin de Tipasa, lieux que Camus avait maintes fois revendiqués, y ayant trouvé un bonheur fugtif mais intense.

La fusion de l'auteur avec son personnage apparut telle (Olivier Todd, biographe de Camus, appelle le héros du roman «Camus-Mersault», observant qu'il «lui ressemble presque trop») qu'on s'offusqua du manque de transposition suffisante des éléments. On pensa que Camus n'était pas vraiment

parvenu à s'extraire de souvenirs auxquels sont consacrés des chapitres qui, d'ailleurs, s'intègrent mal à des chapitres dus à l'affabulation romanesque.

On considéra qu'on peut, avec une certitude suffisante, prendre les opinions de Mersault, du moins celles qui ne sont pas corrigées avant la fin, comme étant l'expression de la pensée de l'écrivain lui-même dans sa jeunesse.

De ce fait, ceux qui faisaient de Camus un saint laïque furent gênés par l'immoralisme du livre, par l'insistance de Zaire sur l'idée que seul le bonheur a de l'importance et que le temps et l'argent permettent de l'obtenir, par l'acceptation de cette idée par un jeune homme pauvre qui se décide à faire ce qu'il faut pour accéder à la richesse. Ses plus zélés thuriféraires alléguèrent qu'il avait eu une jeunesse singulièrement assombrie (il n'a jamais connu son père, qui avait été tué au cours de la guerre où son oncle avait été estropié ; la famille était pauvre, sa mère, illettrée et silencieuse, faisant des ménages pour subvenir aux besoins ; ils vivaient dans le quartier de Belcourt).

On comprit que Camus avait renoncé à publier le roman surtout pour cet aveu qu'il y faisait d'une misogynie qui allait continuer à le caractériser, et dont il allait faire un autre aveu, celui-ci abouti, dans son autre roman autobiographique qu'est "*La chute*" (1956).

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoirlitteraire.com